

LA VILLE DE LENS VOUS PRÉSENTE
LA 21^{ÈME} ÉDITION DU SALON DU LIVRE POLICIER



11
MARS
12

POLAR LENS

SALLE BERTINCHAMPS

TERREUR SOUS INSULINE



Région
Hauts-de-France

Pas-de-Calais
Le Département



Terreur sous insuline

Un polar à l'hôpital

par

Geneviève CHARLET, Gladys FOUBLE et Lionel RINCHEVAL
Michèle AHMANE et Jean-Claude KLEINPETER

avec la complicité de
Châou ABARGHAZ, cadre de santé, et Audrey FLEURY, infirmière

sous la contrainte de
Michaël MOSLONKA, romancier.

Préface et remerciements,

Dans le cadre du Salon du Livre Policier, la Ville de Lens soutient la création par le biais d'actions en lien avec la lecture publique et l'écriture.

Cette année, c'est le Centre Hospitalier de Lens qui a été associé au projet. Plus particulièrement, le centre d'hémodialyse du Lensois et ses patients. Ceci avec une thématique centrale : la création du futur Centre Hospitalier et la fin de l'actuel hôpital que les patients du bassin minier connaissent depuis de si nombreuses années. Thématique ouvrant sur la mémoire des lieux, la vision de nouveaux endroits, les incertitudes engendrées par le changement et les histoires à venir. Le tout associé au genre policier.

Ce projet d'écriture d'une nouvelle policière a été mené avec la complicité du romancier Michaël Moslonka. Cet atelier, conduit par ses soins et mené au chevet de chacun des patients participants, s'inscrit dans le cadre des ateliers d'écriture, avec le soutien financier des partenaires institutionnels dans le cadre du Salon du Livre Policier PolarLens : le Conseil Régional Hauts-de-France, le Conseil Départemental du Pas-de-Calais, la Communauté d'Agglomération de Lens-Liévin et la Fondation d'Entreprise la Poste qui soutient les ateliers d'écriture. À ce titre, il nous est important de les remercier d'avoir pris le pari éclairé de « faire écrire ».

Tout comme il nous est essentiel d'adresser nos remerciements, pour leur volonté d'initier un tel projet, à :

Sylvain Robert, Maire de Lens, Président de la Communauté d'Agglomération de Lens-Liévin, Hélène Corre, Adjointe au Maire Déléguée à la Culture, à l'ensemble de la Direction des Affaires Culturelles de la ville de Lens,

ainsi qu'à Edmond Mackowiak, directeur général du Centre Hospitalier de Lens, Thomas Jacquemont-Vouillamoz, Responsable communication, et à Châou Abarghaz, cadre de santé du centre d'hémodialyse du Lensois, qui ont accueilli et soigné ce projet avec grand intérêt et avec passion.

Il nous est également important de remercier l'ensemble du personnel soignant du centre d'hémodialyse, qui a accepté la présence de Michaël Moslonka dans leur quotidien et dans le fonctionnement de leur service.

Nous adressons de nouveau nos remerciements à Châou Abarghaz ainsi qu'à Audrey Fleury, infirmière du service, pour leur participation à l'écriture de cette nouvelle policière, et, sans qui, ce texte n'aurait jamais été si proche de la réalité technique du centre d'hémodialyse et du fonctionnement de Centre Hospitalier de Lens.

Finalement, nous remercions les Néphrologues de l'hôpital privé de Bois Bernard et ceux du Centre Hospitalier de Béthune, partenaires du GCS du Centre de Dialyse du Lensois, d'avoir autorisé et accepté l'invitation du romancier au chevet des patients pour animer ces ateliers d'écriture et, ce en pleine séance de dialyse.

Mais ce projet n'aurait jamais existé sans l'accueil et l'implication des patients, auteurs de cette nouvelle policière. Leur sympathie, leur expérience et leurs idées ont nourri cette histoire de la première ligne jusqu'au machiavélique point final ! Un grand merci à eux !

CHAPITRE 1

**Mercredi 1^{er} juillet 2015,
Centre Hospitalier de Lens, 7 heures.**

Le soleil est levé depuis une bonne heure et quart. Le ciel matinal est d'un bleu sans nuages. Pour l'instant, il fait doux, mais une chaude journée ensoleillée s'annonce. Le gros bonhomme arrive en vue du bâtiment d'hémodialyse. Il tire un container équipé de grosses roues. Sur les côtés sont accrochés un balai, deux pelles, une pince et une pique. Ce gros bonhomme, c'est Antoine Maldécroché. Âgé d'une trentaine d'années, Antoine Maldécroché porte un gilet fluorescent, passé par-dessus un simple maillot de corps, et une salopette à bretelles. Sur sa tête est vissée une casquette. À ses mains, des gants malgré la chaleur qui s'annonce ; et à ses pieds, des chaussures de sécurité propres et en bon état – il est obligé de les entretenir, sinon il ne se gênerait pas pour les laisser sales.

Antoine Maldécroché est chargé de nettoyer l'ensemble du parc pavillonnaire de l'hôpital. Voici une quinzaine d'années qu'il fait ce travail. Il a commencé juste après avoir quitté le collègue.

Il passe devant les portes vitrées à fermeture automatique du bâtiment de dialyse. Ce faisant, il jette un œil vers le parking situé entre ce bâtiment et celui de la cardiologie, comme s'il cherchait quelque chose. Puis il remonte la route, passe le virage et s'arrête devant les larges baies vitrées des salles de soins d'hémodialyse. Juste devant celles-ci pousse un modeste rectangle de pelouse séparé de la route par un grillage sur lequel s'entortille du lierre.

Le nettoyeur s'allume une cigarette. Son regard dévie alors vers une double porte métallique. Derrière celle-ci se trouve l'entrepôt pharmaceutique de l'unité de dialyse. Le gros bonhomme le sait, puisqu'il assiste régulièrement aux livraisons qui y ont lieu... Il jette un œil torve à droite et à gauche, comme s'il surveillait les allées et venues, ou qu'il guettait quelqu'un.

Bien ! Son collègue n'est pas en vue.

Sa clope au bord des lèvres, il plonge dans ses pensées.

L'hôpital est le plus grand du département. C'est aussi le premier employeur de la ville. Il fait la fierté des Lensois, après le stade Bollaert. Antoine ressent la même chose. Il est aussi très fier du Musée du Louvre qui s'est installé à Lens voici maintenant presque trois ans.

L'hôpital, lui, existe depuis un bon bout de temps. À l'origine, il s'agissait d'un couvent. Son aspect général, la disposition en pavillon des bâtiments ainsi que la couleur d'un blanc sale ou d'un gris très pâle lui donnent un aspect terne des plus vieillots.

Il a fait son temps, songe Maldécroché. C'est dommage...

À force de travailler ici cinq jours sur sept, de passer et de repasser avec ses outils devant les mêmes bâtiments, il a fini par s'intéresser à l'architecture. Dès qu'il en a l'occasion, il s'arrête pour fumer sa cigarette et contempler les tuiles, les arcades, les toitures, les vieilles pierres ou encore le buste, situé à l'entrée, de l'homme – monsieur Schaffner – qui est à l'origine de cet hôpital. Parfois, le nettoyeur regarde les avions passer dans le ciel. Il s'intéresse aussi aux arbres et aux oiseaux qui nichent dans leurs branches. C'est certainement son oncle qui lui a transmis cet intérêt pour les volatiles.

Il y avait une volière, avant, à côté de l'une des entrées de l'hôpital. Maldécroché le sait, car son oncle y apportait des oiseaux. Il ne se rappelle plus pour quelle raison. Son oncle a travaillé dans la métallurgie. Il était également correspondant de presse pour le

journal *Liberté*. Il couvrait la région et rédigeait ses articles après sa journée de boulot à l'usine. De plus, il était syndicaliste.

Donc, Antoine Maldécroché se passionne pour l'architecture. Il aime bien l'histoire des vieilles pierres. Celles-ci laissent transparaître que le centre hospitalier a traversé deux époques. Une première illustrée par des pavillons bâtis selon le modèle des années cinquante, avec leur toiture en dos d'âne couverte de tuiles d'un rouge brique. La seconde illustrée par des bâtiments construits selon le modèle des années soixante-dix. Ceux-ci, avec leur toiture horizontale et plate, sont bien plus hauts et sont le symbole des Trente glorieuses. Un symbole aujourd'hui tellement loin !

Le nettoyeur hausse les épaules.

Tout va bien pour lui. Contrairement à d'autres personnes, il a du travail. En plus, il ne paye pas de loyer, puisqu'il habite chez ses parents. Ce qui lui convient tout à fait.

Il sort de ses pensées.

Tout en continuant de fumer, il observe les environs qui s'animent : le personnel, qui arrive, et le ballet incessant des ambulances qui amènent les patients au centre de dialyse. Il faut dire que le centre de dialyse du Lensois est un groupement de coopération sanitaire – un GCS – entre le Centre Hospitalier de Lens, celui de Béthune et l'Hôpital Privé de Bois Bernard. Cette coopération entre le public et le privé fait donc graviter, autour d'elle, beaucoup de monde...

Il pose ses petits yeux sur le bâtiment d'hémodialyse, qui est bien plus accueillant, en termes de couleurs, que le reste de l'hôpital. Puis, il jette son mégot à terre, avant de l'écraser avec le talon de sa chaussure. Il pose l'avant-bras sur le haut du manche de son balai. Si son collègue le voyait faire, il ne manquerait pas de lui dire : « C'est pas un balai qu'tu vas avoir, c'est un arc ! »

Bah ! se dit Maldécroché. Qu'il aille se faire voir !

Le service de dialyse est récent. Il a ouvert en octobre 2007. Celui-ci a une capacité de dix-sept postes, c'est-à-dire qu'il dispose de dix-sept lits équipés chacun d'une machine de dialyse qui tourne deux fois par jour. Ceci à raison d'une séance le matin et d'une l'après-midi, du lundi au samedi ; le centre étant fermé le dimanche. Avant, à sa place, se trouvait une piste pour hélicoptères. Maintenant, il n'y en a plus. Les cas urgents sont transférés à Lille.

C'est pas bon signe quand on commence à enlever des services..., songe le bonhomme.

C'est comme l'unité pour les personnes âgées, qui a été fermée voici deux ou trois ans. L'une de ses tantes y était. Pour lui, ces suppressions sont synonymes de décadence. Bientôt, cet hôpital lui-même n'existera plus, puisqu'un nouveau est en train de se construire non loin de Lens.

Antoine Maldécroché n'aime pas le changement. La routine lui convient mieux. Elle ne demande pas trop d'efforts. De plus, ce déménagement aura certainement des répercussions sur son emploi.

Il pense à ce nouvel hôpital :

Il paraît qu'il y aura pas mal de métiers qui seront remplacés par des robots. Je serai sûrement pas concerné par ce plan. J'vois vraiment pas un robot faire mon boulot. Quoique ! De nos jours, faut s'attendre à tout !

Il hausse de nouveau les épaules.

— Bah, on verra bien ! décrète-t-il. On ne va pas trop s'en faire à l'avance...

Néanmoins, il continue de ruminer. Cette fois au sujet de l'époque actuelle.

On mène une vie de fou ! se dit-il. Tout le monde est pressé, et il faut travailler sans arrêt. C'est sans cesse à hue, à hue ! Et puis, dès qu'vous faites plus l'affaire, vous êtes éjecté. Licencié comme des malpropres. Comme des Kleenex... Et que disent les gens de ça ? Rien ! Ils disent rien. Ils serrent les dents et font leur boulot sans moufter.

À l'époque de son oncle, s'il y avait un carreau de cassé dans l'usine, tout le monde s'arrêtait de travailler et se mettait en grève, ceci à cause du froid. Ce ne serait plus le cas, maintenant.

Aujourd'hui, s'ils pouvaient, les gens viendraient au boulot avec un couteau dans leur sac !
Contre toute attente, cette image fait ricaner Antoine Maldécroché.

Il jette un dernier coup d'œil aux environs, ainsi qu'à la double porte du petit entrepôt pharmaceutique, puis il entreprend ramasser son mégot avec sa pelle et son balai. Il prend tout son temps. Moins il ira vite, plus son collègue abattra de travail à sa place.

* * *

***Cette même journée de juillet,
13 heures, Dans le bâtiment d'hémodialyse.***

Assis sur les chaises en bois montées sur métal de la petite salle d'attente, cinq patients discutent entre eux en attendant d'être amenés vers la salle de dialyse. Parmi eux est présente Marie Trainnoit. Il s'agit d'une dame d'une soixantaine d'années aux cheveux poivre et sel. Fort mince, l'allure très stricte, elle porte un pantalon noir ainsi qu'un gilet gris perle. Gilet qu'elle tient à garder sur elle malgré la chaleur de l'été. De son avis, il fait parfois frisquet dans les salles de dialyse, ceci à cause du système de renouvellement continu de l'air. À ses pieds, des chaussures plates à lacets. Sa veste est déjà au vestiaire avec ses autres effets personnels. Voici presque deux ans qu'elle vient à l'hôpital de Lens se faire soigner pour ses problèmes de reins.

Le menton relevé, la sexagénaire est assise sur sa chaise, le dos bien droit et les mains posées sur sa cuisse droite. Elle écoute attentivement ce qui se dit, ses yeux, d'un bleu-vert très expressif, fixant avec grand intérêt ses interlocuteurs.

Dans son groupe, les femmes sont rares. Il n'y a qu'elle et madame Vincent. Lucette Vincent est une dame d'une cinquantaine d'années. Elle aussi porte un pantalon. Ce qui est bien plus pratique. De plus, cela permet de conserver une certaine intimité. De plus, cela permet de conserver une certaine intimité une fois alitées à côté de leur machine respective. D'autant que monter dans son lit en jupe peut vite laisser apparaître une cuisse. Et avec tous ces hommes autour qui regardent...

Ces deux dames et les trois hommes qui attendent avec elles forment les « 4 heures ». C'est-à-dire que leur dialyse durera quatre bonnes heures. Les « 5 heures », quant à eux, ont été emmenés dans la salle de soins voici un petit moment. Le temps que ces derniers soient pesés, installés et branchés, les « 4 heures » patientent en discutant de tout et de rien. Maintenant, ils parlent du futur hôpital de Lens qui est en train de se construire et qui verra le jour en décembre 2020. Il remplacera celui-ci, où ils ont l'habitude d'être soignés.

— J'ai vu sa maquette en photo, dit un vieil homme dans un fauteuil roulant, mais je n'arrive pas à le situer...

Âgé de quatre-vingts ans, corpulent, chauve et portant un petit bouc gris, il semble contrarié. C'est monsieur Wineski. À son côté se tient Roger Valdek, un septuagénaire encore très alerte à l'air jovial. Celui-ci lui répond d'un ton enjoué :

— Je crois qu'il sera situé entre Lens et Loos-en-Gohelle, en pleine campagne. Pas loin d'une prison qui doit aussi se construire. Une prison qui sera réservée uniquement aux grands condamnés, si vous voyez ce que je veux dire... Du moins, c'est ce qu'on m'a raconté ! Et il ajoute, plein d'espoir :

— J'ai entendu dire aussi, que dans ce nouvel hôpital, il y aura plus de facilités, plus d'aménagements et plein de places de dialyse ! Je crois que ce sera encore mieux là-bas qu'ici !

Maurice Coin, un monsieur d'une quarantaine d'années, grand et mince, approuve vivement :

— Oh oui, ce sera très beau et très grand ! J'ai vu sa photo dans le journal. D'ailleurs, je l'ai découpée et je l'ai conservée. Il faudra que je vous la ramène.

— Ce sera un endroit magnifique ! se réjouit Roger.

Madame Vincent acquiesce :

— Je n'en doute pas une seconde. Il sera plus moderne, et il y aura plus de matériel, c'est sûr ! Et plus de personnel. Notre salle de soins sera certainement plus grande. Même s'il y a déjà pas mal d'espace ici...

Comme les autres patients, elle a en tête l'image d'un superbe hôpital. Pour autant, elle ajoute avec un peu d'appréhension :

— J'espère que notre nouvelle salle sera pareille que celle d'ici...

— Je crois que l'ensemble de l'hôpital sera de plain-pied, précise Roger.

Monsieur Wineski soupire, avant de râler :

— D'après ce que j'ai entendu, les services vont être réduits. À mon avis, la pneumologie sera supprimée. Il n'y a quasiment plus de mineurs dans la région, alors...

— Ça ne va pas disparaître, voyons ! intervient sèchement Marie Trainnoit. Il n'y a pas que les mineurs qui ont besoin de ce service. Il y aura toujours des malades en pneumo, et, ces gens-là, il faudra bien les soigner !

Puis elle ajoute, inquiète :

— Tout ce que vous me dites ne me suffit pas à me faire une idée de ce nouvel hôpital. Encore moins en ce qui concerne notre future salle de soins. Qui sera le personnel qui va y travailler ? Si tout est plus grand, il y aura forcément de nouvelles têtes ! Même parmi les patients ! D'ailleurs, est-ce que nous serons encore tous ensemble, comme ici ?

Une infirmière s'approche avec un sourire agréable. Elle tente d'apaiser la vieille dame.

— Rassurez-vous, madame Trainnoit. Ce sera un endroit très bien. Vous vous y sentirez à votre aise. Comme un coq en pâte !

Il s'agit de mademoiselle Bélibau, une infirmière du service. Elle vient pour amener les « 4 heures » dans la salle de soins. Très coquette, les cheveux acajou mi-longs, elle paraît plus jeune que ses quarante ans. Elle porte une blouse blanche impeccable. Les patients la connaissent très bien. Elle travaille dans le service depuis son ouverture.

Le sourire aux lèvres et les yeux pétillants, Hortense Bélibau se lance dans une description enjouée de ce qu'elle s' imagine être ce nouvel hôpital.

— Vous verrez, il sera beaucoup plus grand que celui-ci ! Très high-tech et digne des grands buildings américains ! Oui, il sera très haut et très large. Ses façades seront entièrement vitrées. Elles se teinteront dès qu'il y aura du soleil. L'ensemble des bâtiments sera construit avec des armatures métalliques qui seront apparentes...

— Dites donc, c'est une architecture très moderne, fait remarquer Maurice Coin. Ça me plaît bien, moi...

— Vous croyez vraiment ça ? demande Wineski, plutôt sceptique.

— Bien sûr ! s'enthousiasme l'infirmière.

En son for intérieur, elle sait qu'elle surjoue un petit peu, mais elle souhaite, du fond du cœur, faire ressentir à ses patients que le changement sera conséquent et qu'ils n'y seront que mieux. Ainsi que les membres de l'équipe, d'ailleurs.

Elle continue sur sa lancée :

— Notre nouvel hôpital sera écologique ! Les fruits et les légumes servis aux repas proviendront de producteurs locaux, et ils seront complètement bio. Aucun pesticide ! Des panneaux solaires seront installés sur les toits afin que l'ensemble des bâtiments soit totalement autonome. Il pourra même revendre l'énergie non utilisée. De plus, il sera

entièrement informatisé. Il y aura zéro papier ! Nous pourrons nous vanter d'être dans le premier centre hospitalier écoresponsable. D'ailleurs, ce sera le premier de France à être construit de cette manière. Oui, nous pourrons en être fiers !

L'infirmière sait aussi que, de par sa condition d'établissement pilote dans le domaine de l'écologie, l'hôpital bénéficiera de primes. D'autres lui seront également attribuées grâce à l'utilisation de ses énergies renouvelables.

— De plus, ajoute-t-elle, la pharmacie, les cuisines et les plateaux techniques seront au centre de tout. Cela afin que l'ensemble des unités soit desservi sans que l'une d'entre elles ne le soit plus qu'une autre. Ces unités seront pourvues, chacune, de salles de repos pour les familles. Les gens pourront souffler, et les enfants s'y défouler sans fatiguer leur parent souffrant qui est en chambre. Sans oublier que chacun des services sera équipé d'une chambre de garde pour que leurs médecins référents puissent intervenir rapidement en cas d'urgence. Même la nuit !

— Et notre service d'hémodialyse, comment sera-t-il ? l'interrompt monsieur Wineski.

— Oh ! s'exclame avec entrain mademoiselle Bélibau. La nouvelle unité sera à l'image du nouvel hôpital : propre, colorée et récente ! Vous ne serez plus en salle collective de six ou de huit personnes, mais par « chambre » de quatre !

L'idée est de conserver un lien social. Grâce au nombre réduit de patients, les échanges se renforceront, et les liens n'en seront que meilleurs. Que ce soit entre les patients eux-mêmes ou avec l'équipe. De plus, chacun aura la possibilité de préserver son intimité. Des rideaux coulissants muraux seront installés. En cas de besoin, il suffira de tirer dessus pour s'isoler du regard des autres sans avoir à faire courir l'aide-soignante pour satisfaire une envie pressante, ou sans avoir peur qu'un paravent – comme l'équipe en utilise actuellement – ne tombe ou soit mal placé, laissant apparaître ce qui se passe derrière. Finalement, ces petites zones de soins permettront de n'avoir qu'une seule infirmière référente pour les séances de dialyse.

Mademoiselle Bélibau explique tout cela avant d'enchaîner :

— Ces chambres seront toutes équipées de climatisation à température réglable. De cette manière, nous pourrons répondre plus facilement à vos besoins. De plus, chacune d'entre elles aura le nom d'une couleur ou d'une fleur, afin de se repérer plus facilement, et leur décoration sera en lien avec ce nom !

L'infirmière se met alors à déclamer :

— « Aujourd'hui, mademoiselle Bélibau est référente de la salle jaune ! » Ou de la salle coquelicot ! Qu'est-ce que cela sonnera bien...

— Ou de la salle Hortensia ! plaisante monsieur Valdek.

Surprise, l'intéressée lâche un rire gêné.

— Oh ! minaude-t-elle. Je ne m'attendais pas à ça...

Marie Trainnoit sourit d'un air pincé. Elle sait que, pour cette infirmière, son travail, c'est toute sa vie. Travail qu'elle accomplit d'ailleurs fort bien, de l'avis de la vieille dame. Même si cette dernière n'est pas en accord avec ses propos.

— C'est très gentil de votre part de nous promettre toutes ces belles choses, rétorque-t-elle. N'empêche, j'ai quand même peur ! Un déménagement, ça n'a rien de rassurant, vous savez. Et puis nos habitudes vont changer. Croyez-en mon expérience !

Les yeux d'un bleu-gris de l'infirmière se posent sur la vieille dame.

— Ne vous inquiétez pas, madame Trainnoit, tout va bien se passer, assure-t-elle. La transition se fera en douceur... À part les lieux, rien ne va changer. Notre nouvel hôpital, ainsi que notre service, sera juste neuf et plus pratique. Et puis, on a encore le temps d'y penser.

Marie Trainnoit semble réfléchir avant de concéder :

— Hum... Vous avez raison. Une chose à la fois. Même si je ne suis pas d'accord qu'il

soit construit près d'une si grande prison. Ça aussi, ça effraye !

Compréhensive, mademoiselle Bélibau hoche la tête.

Sa patiente n'en a pas fini :

— J'espère aussi qu'il y aura un peu plus de places de stationnement pour les voitures des gens. Car, en trouver une dans la journée, sur le parking de l'hôpital, est une véritable mission impossible !

— Oh que oui ! approuve l'infirmière, avant d'annoncer : Il est temps d'y aller !

Elle prend les poignées du fauteuil roulant de monsieur Wineski. Les autres patients commencent à se lever.

— Hortense ! s'écrie tout à coup une voix masculine.

Hortense Bélibau sursaute.

Elle se retourne.

Au bout du couloir, où se trouve la salle de soins, un infirmier lui fait signe de venir expressément.

L'infirmière fronce les sourcils. Visiblement, il se passe quelque chose d'important.

— Ça ne vous dérange pas d'attendre une petite minute ? demande-t-elle à ses patients. Je dois aller voir mon collègue...

Le petit groupe se regarde. Chacun a perçu l'inquiétude chez le collègue en question. De plus, l'attitude de mademoiselle Bélibau est inhabituelle. On ne les a jamais laissés, comme ça, en plan... Il doit vraiment se passer quelque chose de sérieux.

Marie Trainnoit parle pour tout le monde.

— Non, non, ça ne nous dérange pas, dit-elle. Faites, ma petite. Faites. Nous vous attendons.

Hortense Bélibau remonte le couloir d'un pas le plus assuré et le plus tranquille possible. Ceci afin de ne pas les inquiéter plus qu'il ne faut. Passant à côté de la salle de soins, elle ouvre la porte et interpelle une aide-soignante :

— Sandrine ? Peux-tu aller chercher les patients ? Pierre a un problème. Il faut que j'aille le voir !

Puis, elle rejoint son collègue d'un pas un peu plus pressé. Elle a également entendu l'inquiétude dans sa voix. Mais il y avait autre chose. Comme de la rage.

— Il veut certainement m'informer d'une absence imprévue, murmure-t-elle. Ou d'un changement d'emploi du temps. À moins qu'il ne veuille me faire une remarque sur un dysfonctionnement ?

L'infirmier, Pierre Durand, est un beau brun de trente ans aux yeux bleus. Grand et musclé, il a la carrure d'un sportif. Dès que mademoiselle Bélibau arrive à son niveau, il lui annonce dans un murmure :

— J'ai quelque chose à te dire, c'est important. C'est grave.

Son beau visage, d'habitude si attirant, est décomposé.

La voix basse, il continue :

— Prépare-toi. Ce que je vais te dire va te choquer...

Hortense Bélibau pince les lèvres, puis elle hoche la tête. Elle est prête.

— J'ai trouvé Martine sans vie dans le local poubelle.

L'infirmière accuse le coup.

— Quand ça ? s'enquiert-elle.

— Il y a quelques instants à peine.

— Tu es sûr que notre collègue était... ?

— Oui, j'ai... j'ai vérifié si elle n'était pas victime d'un malaise, mais elle... elle est bien partie...

Devant l'état de son collègue, mademoiselle Bélibau décide de prendre les choses en main.

— Écoute, reste là. Je vais prévenir monsieur Leformidable. Essaie de reprendre tes esprits. Nos malades ne doivent se rendre compte de rien.

* * *

Charles Leformidable est assis derrière son bureau. Âgé de quarante-cinq ans, le cadre supérieur de santé du service d'hémodialyse est un homme très calme. Ses cheveux courts, coiffés en arrière, se dégarnissent au-dessus de son front.

Le menton posé sur sa main gauche, il joue machinalement avec son stylo. Derrière ses lunettes, ses yeux marron sont baissés vers son bureau. Ils ne regardant rien de précis. Charles Leformidable rêve. Il pense au futur centre hospitalier.

Il se l'imagine construit en un seul bloc vertical de six ou sept étages. La structure serait métallique. Ses quatre façades, tout en vitres, laisseraient pénétrer la luminosité du jour. La montée et la descente des ascenseurs se verraient ainsi de l'extérieur. Sur le toit, il y aurait une piste d'atterrissage pour l'hélicoptère des urgences médicales et celui des sapeurs-pompiers.

Le cadre supérieur de santé sourit.

En vérité, il ne fait pas que rêver. Il est en pleins préparatifs. En effet, depuis 2014, il est associé en tant que pilote au groupe de réflexion sur l'architecture du futur hôpital et les futures organisations de soins. Et ce groupe doit se réunir prochainement

Leformidable continue d'explorer les idées qu'il compte proposer.

Le hall principal d'entrée ressemblerait à celui d'un centre commercial. Il serait agrémenté de nombreuses lumières d'ambiance et de jolis pots, dans lesquels pousseront de petites plantes vertes. Ou, plutôt, de grandes plantes vertes. Ou, du moins, assez grandes pour donner une belle impression de verdure. Dans ce hall se trouveraient l'accueil avec ses hôtes, un kiosque à journaux, un café, une sandwicherie, un coin avec des fauteuils pour se reposer ainsi qu'une zone avec des tables et des chaises pour pique-niquer, réviser ses cours sur des tablettes ou remplir certains documents et questionnaires sur outils informatiques. D'ailleurs, ce serait un hôpital totalement numérique, on-line et robotisé. À peine le pied posé dans son enceinte, on aurait l'impression de voir, autour de soi, les ondes du wi-fi se propager dans l'air comme des mirages. On y croiserait des robots en forme de grandes tortues ou de petits trains, qui circuleraient en respectant le Code de la route grâce à leur intelligence artificielle et à leur système de géolocalisation. Quant aux chambres d'hospitalisation, elles seraient toutes individuelles et suréquipées ! En plus de télévisions récentes, elles posséderaient tout un tas d'appareils électroniques, d'outils informatiques et d'automates au service du patient.

Oui ! Il y aurait des écrans tactiles, équipés du wi-fi, à chaque lit. Ceci afin que les patients puissent se distraire ou encore remplir eux-mêmes certains papiers concernant leur prise en charge : les feuilles de consentement aux soins, celles de préférence alimentaire pour la cuisine centrale, les déclarations concernant la désignation de la personne de confiance, etc. Une majorité des analyses biologiques du patient ne nécessiteraient plus l'envoi au laboratoire central, elles se pratiqueraient directement dans la chambre et les résultats seraient retranscrits au personnel soignant dans l'instant.

Ça, ce serait génial ! se dit Charles Leformidable.

Mais il sait qu'il ne s'agit là que de sa propre vision des choses. Il faut voir ce que les autres membres du groupe imaginent et attendent de ce nouvel hôpital. Pour lui, les idées des autres sont importantes. Il est très attaché à leur avis, ainsi qu'au concept d'« hôpital pour tous » mis en place par le Directeur Général.

Le cadre supérieur de santé acquiesce pour lui-même.

Je dois le respect à la réflexion qui émanera de notre groupe.

Ce groupe est multidisciplinaire. Il est composé, entre autres, d'agents de service hospitalier, de brancardiers, d'infirmières, de cadres de santé comme lui, de secrétaires médicales, de techniciens et de représentants de la direction. Tous sont associés à l'organisation de chacune des pièces du site : des bureaux de consultation aux salles de soins et d'interventions chirurgicales des différents services, en passant par l'office de préparation des repas des patients, celui de l'hygiène, de la lingerie ou encore les vestiaires et les douches du personnel. Toutes ont toutes été épluchées et définies dans leur agencement et leur disposition. Ceci en tenant compte du circuit « sale et propre », comme l'évacuation des déchets, le ramassage du linge sale et l'approvisionnement du propre. Ou encore en réfléchissant à la manière d'éviter le croisement des patients hospitalisés et des patients qui viennent en consultation externe, considérés comme sains – ceci pour éviter les contaminations –, ou encore les zones où les livraisons sont décartonnées.

Charles Leforrible lève les yeux vers l'horloge murale située au-dessus de la porte de son bureau. Il oublie le groupe de réflexion pour penser à sa nouvelle infirmière en chef.

Madame Hautecoeur...

Ses yeux s'illuminent. Un petit sourire se dessine sur le coin de ses lèvres.

Il doit bien avouer qu'il n'est pas mécontent de la montée en grade de celle-ci. Il l'a toujours très bien notée, autant pour ses compétences professionnelles que pour ses qualités relationnelles. Et, sans surprise, l'infirmière en chef Hautecoeur s'est révélée compétente, efficace et rigoureuse dans ses nouvelles fonctions.

Le sourire du cadre s'élargit.

Elle a gardé un lien avec ses patients, auprès desquels elle s'est toujours montrée agréable. Elle continue de faire un brin de causette avec eux. C'est son moment de détente, comme elle dit.

Charles Leforrible fixe la paperasse qui s'empile sur son bureau.

Son visage rayonnant s'assombrit.

Ce midi, son infirmière en chef adorée n'est pas venue au self. En effet, quand ils sont de service en même temps, ils ont l'habitude de déjeuner ensemble. Chagriné, il a donc mangé seul, ressentant comme un manque.

Il s'interroge.

Sa réunion a peut-être duré plus longtemps que prévu ? Prise par le temps, elle est peut-être arrivée en retard et a décidé de déjeuner toute seule... À moins qu'elle n'ait choisi de rattraper des dossiers en retard devant un sandwich ? Ou bien, elle a dû faire face à une urgence familiale, l'un de ses deux enfants étant malade...

Sauf qu'elle n'est toujours pas là.

En effet, il l'attend depuis dix bonnes minutes pour travailler sur les plannings du personnel.

Mince ! Cela ne lui ressemble pas...

Au moment où il pense cela, la porte de son bureau s'ouvre.

Charles Leforrible ressent un puissant sentiment de joie et de soulagement.

Ah ! La voilà enfin !

Il ne s'était pas rendu compte à quel point il était inquiet pour elle.

— Il n'est pas trop tôt ! l'accueille-t-il en rigolant. Je croyais que tu avais décidé de me laisser tomber...

Il s'interrompt. Ce n'est pas elle qui entre dans son bureau. C'est Hortense Bélibau.

Pendant une seconde, la déception se lit sur son visage. Puis le cadre de service se reprend :
— Que se passe-t-il ? Il y a un problème, mademoiselle Bélibau ?

La mine défaite, l'infirmière lui annonce d'une voix cassée :

— Excusez-moi, mais... je crois que Martine... que Martine Hautecoeur est... est morte !

CHAPITRE 2

***Toujours le 1^{er} juillet,
14 heures, CHR de Lens***

C'est un chef de santé confus et tremblant qui a alerté monsieur Lefort, le Directeur Général de l'hôpital, se contentant de la description du drame transmise par Hortense Bélibau et Pierre Durand. Pendant ce temps, un médecin a été rapidement dépêché sur place. Ce dernier a validé ce qu'avait découvert l'infirmier. De là, monsieur Lefort a alerté les autorités, et, très vite, les policiers sont venus constater le décès de l'infirmière en chef, Martine Hautecoeur. Puis, la capitaine Roquette de la Police Judiciaire de Lille a été dépêchée sur place. Car aucun doute n'est permis. Même si la défunte a été victime d'un arrêt cardiaque, il est évident que sa mort a été provoquée...

Martine Hautecoeur a donc été découverte par Pierre Durand. Celui-ci avait fini de récolter les déchets médicaux de la matinée et il les amenait au local poubelle se situant dans la pharmacie du service d'hémodialyse. Local placé juste à droite après l'entrée. En passant les portes, l'infirmier a d'abord vu la sortie de secours ouverte. Il n'a pas réagi, pensant qu'une livraison s'apprêtait à avoir lieu. Pénétrant dans le local poubelle, il a remarqué que l'un des conteneurs était avancé par rapport à l'autre. Il ne s'en est pas formalisé et s'est occupé à jeter les déchets. Ceci étant fait, il a voulu remettre le conteneur à sa place. Ce qu'il n'a pas pu faire, car, derrière, se trouvait le corps inerte – et mort – de Martine Hautecoeur.

L'endroit où la victime a été découverte, la plaie à l'arrière de son crâne et les taches de sang maculant le sol bétonné au niveau des étagères renversées – étagères qui n'étaient pas visible de prime abord pour Pierre Durand de part la configuration du lieu –, la trace de piqûre sur le ventre et la seringue d'insuline vide retrouvée à côté du corps sont autant d'indices qui ne laissent pas l'ombre d'un doute : Martine Hautecoeur a été assassinée !

La capitaine Roquette est une belle femme, très élégante, aux longs cheveux bruns et aux yeux d'un bleu glacial. Svelte et grande, Roquette est habillée d'une petite veste de cuir bordeaux, bien cintrée et ouverte sur un maillot à bretelle, d'une jupe assez courte et de chaussures à hauts talons. Elle ne se sépare jamais de son grand sac à main aux couleurs « flashies ». Assise face à Charles Leforrible, l'officière de la PJ attaque sans détour :

— Est-ce que vous avez vu madame Hautecoeur, aujourd'hui ?

Il acquiesce :

— Bien sûr. Nous nous sommes vus ce matin. Vers 8 heures 15, dans mon bureau. Nous avons échangé quelques informations professionnelles. Des « transmissions », comme on dit dans notre jargon. C'est ce que nous avons l'habitude de faire avant de commencer nos journées. Nos transmissions de ce matin se sont déroulées autour d'une tasse de thé... Martine Hautecoeur adore le thé vert. Elle le prend nature. Je l'accompagne avec du thé vert aussi, mais à la menthe...

Sa voix se met à trembler.

— Martine dit toujours, ajoute-t-il, que les cinq à six tasses de thé qu'elle boit par jour lui permettent de s'hydrater régulièrement afin d'éliminer les cochonneries de son corps et préserver ses reins contre une dialyse dans le futur... Toutes ces précautions sont inutiles, maintenant qu'elle est morte. Ça ne sert plus à rien !

Son visage exprime une profonde tristesse, derrière laquelle l'officière discerne comme de l'inquiétude. Impénétrable, elle demande :

— Est-ce vous qui l'avez envoyée dans le local à pharmacie ?

Charles Leformidable se ressaisit brusquement.

— Non, réfute-t-il. Martine connaissait très bien son travail. Elle s'organisait de telle sorte à ce que les caisses de dialyse soient préparées la veille. Avant midi en général. Ceci pour les séances de dialyse du lendemain. Bien évidemment, avant de commencer leur préparation, elle saluait d'abord les soignants du service, qui l'informaient de l'état des personnes dialysées, de l'organisation des soins et des problèmes du jour. Ensuite, elle faisait le tour des patients pour les saluer, les écouter et leur souhaiter une bonne séance...

La capitaine Roquette hoche la tête.

Notre victime était une professionnelle dans l'âme, songe-t-elle avant de continuer à questionner le cadre supérieur de santé :

— Madame Hautecoeur a été nommée infirmière en chef très récemment, n'est-ce pas ?

— Oui, tout à fait.

— Sauf qu'elle n'a pas eu besoin de passer le concours avant d'exercer ce poste, comme cela est le cas habituellement, d'après ce que j'ai compris. Est-ce que je me trompe ?

Charles Leformidable fronce les yeux avant d'acquiescer.

— Vous ne vous trompez pas. Néanmoins, cela reste une procédure institutionnelle. Dans ce cas-là, une fois les conditions en termes d'ancienneté et de compétences professionnelles remplies, les infirmières et les infirmiers qui souhaitent devenir cadre de santé sont d'abord nommés en tant que « faisant fonction d'infirmier en chef ». Ceci pendant au moins une année. La désignation passe par un jury interne de l'établissement qui prend en considération, entre autres, les appréciations et les notations annuelles de chacun des candidats.

— Que voulez-vous dire par « faisant fonction d'infirmier en chef » ? Que les candidats à ce poste ne sont pas vraiment cadres de santé ?

— Oui et non. En fait, le but de cette nomination est de permettre aux postulants d'appréhender les fonctions de l'encadrement avant de se présenter au concours d'accès à l'Institut de Formation des Cadres de Santé. Cette procédure leur permet aussi de préparer sereinement l'écrit et l'oral du concours qu'ils devront tout de même passer.

— Qu'entendez-vous par « préparer » ? veut savoir Roquette.

— Cela signifie que les postulants participent aux sessions de formation préparatoires organisées par l'IFCS de Lille. Cela à raison d'une semaine par mois durant une année scolaire. En sachant que ceux et celles qui réussiront le concours partiront ensuite en formation, pendant un an. Dans un IFCS, naturellement. C'est ainsi qu'ils obtiendront leur diplôme de cadre de santé...

Charles Leformidable cesse de s'expliquer pour demander, perplexe :

— Pourquoi ces questions, capitaine ? Qu'est-ce que cela a à voir avec le meurtre de mon infirmière en chef ?

L'officière de police semble réfléchir, puis demande, ignorant totalement la question posée :

— Pourquoi Martine Hautecoeur a-t-elle été nommée de cette manière ? C'est-à-dire sans avoir passé, d'abord, ce fameux concours et suivi cette formation à cent pour cent de son temps ? Et d'ailleurs, pour quelle raison la place était-elle vacante ?

Elle affiche un petit air sournois, comme si elle attendait que Charles Leformidable lâche une parole malencontreuse.

— L'ancienne infirmière en chef a déménagé dans le Sud, lui répond le cadre supérieur de santé. Son mari a été muté, alors elle l'a suivi...

Il s'interrompt et se mord les lèvres. Il semble hésiter avant de dire :

— Si vous me le permettez, capitaine, je pense que vous n’avez pas bien saisi qu’il s’agit là d’une procédure institutionnelle. Elle sert à soutenir les candidats dans leur préparation du concours et a pour but de les accompagner dans leur projet professionnel. De plus, elle leur garantit une prise en charge financière, par l’institution, du coût de l’année préparatoire au concours d’admission à l’école des cadres de santé et du coût de l’année de formation. Ceci contrairement aux personnes en candidatures libres. Ces dernières doivent soit s’autofinancer, soit chercher un financement extérieur comme celui accordé par l’Association Nationale pour la Formation permanente du personnel Hospitalier... Vous savez, capitaine, être « Faisant fonction » sur un poste, c’est une situation professionnelle provisoire qui est considérée comme une période d’essai. Rien n’est acquis pour le postulant concerné tant qu’il n’a pas démontré ses preuves. Bien sûr, celui qui ne réussit pas son concours d’entrée à l’école des cadres pourra retourner à son statut d’infirmier ou d’infirmière...

L’officière se penche en avant et regarde Charles Leforrible droit dans les yeux.

— Merci pour toutes vos explications, mais ôtez-moi d’un doute : j’ai comme l’impression qu’il y a quelque chose qui vous chiffonne. Est-ce que je me trompe ?

Le cadre supérieur de santé soupire, puis lâche :

— Vous ne vous trompez pas... Je... Je culpabilise.

— Vous culpabilisez ? répète Roquette.

— Oui... Je ne peux m’empêcher de me dire que, si Martine a été tuée, c’est de ma faute.

— Comment ça ? veut savoir l’officière en continuant de le fixer, aux aguets comme un prédateur qui aurait repéré une proie.

— C’est moi qui l’ai poussée à présenter sa candidature pour faire fonction d’infirmière en chef. Elle était hésitante au début, mais j’ai réussi à la convaincre qu’elle avait toutes les compétences nécessaires pour occuper ce poste et réussir le concours.

L’officière fronce les yeux, visiblement intriguée. Son front se plisse.

— Ça ne l’intéressait pas ?

— En fait, elle craignait de ne pas pouvoir concilier sa vie familiale et sa formation de cadre de santé. Comme la majorité des formations de ce niveau, cela demande beaucoup d’investissement. Les cours théoriques, les travaux de groupe, les stages, la rédaction de son mémoire, il y a beaucoup à faire. Et Martine accordait beaucoup d’importance au temps passé avec ses enfants et son mari. Sans oublier les responsabilités qu’impliquait son nouveau poste... Je pense aussi qu’elle se voyait mieux continuer son train-train avec ses collègues, ce qui était plus rassurant pour elle. Mais une fois lancée, ses doutes se sont envolés. Elle m’a d’ailleurs remercié...

— Et quelles étaient vos relations avec elle ? demande Roquette d’un ton brusque.

— Professionnelles, bien sûr, rétorque Charles Leforrible, vexé à l’idée que l’officière puisse croire que Martine et lui aient pu avoir des rapports plus intimes. Vous savez, capitaine, quand on travaille en étroite collaboration avec quelqu’un, il y a forcément des liens particuliers qui se créent...

— Décrivez-moi ces liens qui se sont noués entre vous...

Le cadre supérieur de santé précise sèchement :

— On se confiait nos bonnes ou nos mauvaises nouvelles, je lui donnais des conseils professionnels. Il nous arrivait également de partager nos inquiétudes personnelles relatives à certaines situations vécues dans le service...

Son ton s’adoucit tandis qu’il développe :

— Martine et moi, nous nous occupions des plannings du personnel. Nous écrivions les projets de service. Quand nous avions une réunion avec la direction, nous faisons la route

ensemble chaque fois. Et puis, souvent, à l'heure du midi, je mangeais avec elle au self de l'hôpital. Aujourd'hui, elle... elle n'est pas venue déjeuner...

— Justement, en parlant de réunion, rebondit Roquette. Madame Hautecoeur avait annoncé au personnel soignant qu'elle en avait une juste après la préparation de ses caisses de dialyse...

Elle laisse sa phrase en suspens.

Un peu perdu, Charles Leforimidable lui répond :

— Euh... oui... C'est ce qu'elle m'a dit aussi. Avant de quitter mon bureau, ce matin, elle m'a précisé qu'à 11 heures, elle se rendrait à la réunion sur « les transmissions ciblées ». Depuis 2014, Martine participe au groupe de travail sur l'amélioration de celles-ci à l'échelon de l'établissement...

Roquette serre les lèvres. Elle a un petit sourire discret, puis hoche la tête.

— Et vous, où étiez-vous ce matin ?

— J'étais sur mon lieu de travail, c'est-à-dire ici. Et je le suis encore à cette heure ! Ce matin, après le départ de Martine de mon bureau, j'ai lu et traité mes mails en attente. Cela pendant au moins une heure. Ensuite, de 10 heures à 12 heures 30 environ, j'ai participé à l'audit sur la tenue des « dossiers patients » dans le pôle de chirurgie. J'ai déjeuné au self, où j'ai attendu, en vain, Martine. Quand je suis revenu dans mon bureau, j'ai commencé à préparer la réunion prévue cet après-midi avec le groupe de travail sur le projet du futur hôpital de Lens. Là aussi, j'ai attendu Martine... Si j'avais pu me douter...

Charles Leforimidable secoue la tête, visiblement accablé de tristesse. La capitaine de police, quant à elle, change à nouveau de sujet.

— Martine Hautecoeur avait-elle des ennemis ? Mademoiselle Bélibau m'a dit qu'elle avait des problèmes avec son mari. Que celui-ci avait failli se montrer violent avec elle. Ce qui a été corroboré par monsieur Durand et d'autres membres de votre personnel. Même par l'une de vos patientes... Madame Trainnoit, je crois. Que pouvez-vous me dire sur votre personnel ?

— Des ennemis ? Je n'en sais rien... Mais c'est plutôt fort comme terme. Concernant son époux, c'est vrai qu'il fut une période où Martine n'avait pas beaucoup le moral. Elle m'a confié qu'il l'avait trompée. Par la suite, elle m'a expliqué qu'elle lui pardonnait, car elle avait partagé avec lui de bons moments. Et, surtout, parce qu'ils avaient des enfants... Vous savez, capitaine, dans une équipe majoritairement féminine, et ce que j'avance là n'est pas péjoratif de mon point de vue, les agents se parlent beaucoup. Jusqu'à discuter de leur vie privée. Parfois même avec les patients. D'ailleurs, en dehors des échanges d'informations strictement professionnelles, le chef est souvent le dernier à être au courant de ce qui se raconte. Ce qui était le cas me concernant, malgré mes liens avec Martine. Il faut dire qu'elle a été infirmière dans ce même service et qu'elle gardait de bons contacts avec ses anciens collègues de soins. Bref, tout ça pour vous dire que les personnes du service se connaissent bien entre elles, et que personne n'y est l'ennemi de personne...

Roquette ne semble pas convaincue.

— Et cet infirmier qui a découvert la victime ? poursuit-elle. Ce Pierre Durand...

— Pierre ? Un tueur ? Ça n'a pas de sens, voyons ! À mes yeux, il est irréfutable. Vous imaginez ce que vous sous-entendez ? Pierre a déjà un grand nombre d'années à son actif dans le service. Il est très compétent ! Il est d'ailleurs aimé par tout le monde dans cet hôpital...

Sur le visage du cadre de service, Roquette lit clairement que l'éventualité qu'un membre de son personnel puisse commettre un meurtre le terrifie. D'ailleurs, l'homme ajoute :

— J'ai confiance en mon équipe ! Le tueur ne peut être qu'une personne de l'extérieur !

La capitaine Roquette tique. Elle le fixe avec étonnement avant de lui demander :

— Dites-moi... Qui est habilité à entrer dans la salle des médicaments ?

— Les préparateurs en pharmacie lorsqu'ils livrent ou contrôlent les médicaments. Le personnel interne au service, notamment, nous : les cadres de santé, les infirmières, les aides-soignantes et les médecins... Sans oublier les biotechniciens, qui se trouvent dans le local juste à côté, et qui stockent un peu de matériel dans la pharmacie. Ainsi que les agents de service qui viennent vider les containers poubelles. Ça fait quand même du passage...

— Monsieur Leforrible, vous pensez à une personne extérieure à l'hôpital. De ce fait, est-ce qu'un membre de votre personnel vous aurait signalé la présence d'une personne étrangère dans le bâtiment ? Ou à proximité de la salle des médicaments ?

Charles Leforrible se gratte les cheveux, déstabilisé par la question. Il appuie le coude sur son bureau, se pose une main sur le front et réfléchit, comme accablé.

— Euh... non, finit-il par répondre. Mais les portes de la sortie de secours étaient ouvertes. N'importe qui aurait pu entrer par là...

— Ou sortir, réplique Roquette. La particularité d'une porte de secours étant, comme vous le savez, de ne pouvoir s'ouvrir que de l'intérieur du bâtiment. En quelles occasions ces portes sont-elles ouvertes ?

— À chacune des livraisons du matériel pharmaceutique nous provenant de l'extérieur, ou lorsque les agents de sécurité procèdent à des contrôles sur la fiabilité de leur fonctionnement...

— Voyez-vous, précise l'officière d'un air impénétrable, nous avons trouvé une seringue à proximité de votre infirmière en chef... Cette seringue était au sol, juste à côté de son corps, bien en vue. De plus, madame Hautecoeur avait une trace de piqûre au ventre... Nous soupçonnons que cette seringue est l'arme du crime. Nos légistes nous en diront bientôt plus. En partant du principe que cette seringue est l'arme du crime, il m'apparaît normal de penser que notre coupable aurait pu la jeter dans l'un des conteneurs poubelles, ou la prendre avec lui pour s'en débarrasser ailleurs. Il ne l'a pas fait. Pour quelles raisons ? Je vais être franche avec vous. J'ai la nette impression que le meurtrier a paniqué après avoir tué votre infirmière en chef. Ou alors il a été dérangé au moment de cacher son corps ? Toujours est-il qu'il a lâché la seringue et qu'il s'est enfui en ouvrant les portes de secours, qu'il n'a même pas pris soin de refermer... Du moins, c'est ce que je subodore. Ce qui me porte à croire que le meurtrier venait de l'intérieur de votre unité. Et votre témoignage nous indique qu'il s'agirait d'une personne étrangère à votre service. Mais, dans ce cas de figure, monsieur Leforrible, comment une personne étrangère pourrait-elle entrer si facilement dans ce bâtiment ?

— Nous sommes dans un établissement public qui assure un service public, réplique le cadre supérieur de santé sur le ton de l'évidence. Et, par définition, un service public est ouvert aux usagers, de jour comme de nuit. Bien sûr, certaines zones ou certains locaux sont interdits à toute personne n'appartenant pas à l'équipe soignante. Par ailleurs, outre les rondes systématiques des agents de sécurité dans les locaux annexes, il y a des affiches qui rappellent au personnel d'être vigilant envers d'éventuelles intrusions. Pour le reste... Si quelqu'un entre et qu'il n'a rien à faire là, nous sommes mis devant le fait accompli. Tout ne peut pas être fermé à clé. Pour vous dire, il nous arrive parfois d'avoir des visiteurs ou des personnes venant de consultation qui arrivent d'on ne sait où. Elles se sont perdues et souhaitaient trouver la sortie de la cardiologie qui se situe dans le bâtiment juste à côté d'ici...

Avec un discret sourire, presque moqueur, la capitaine Roquette secoue la tête. Elle sort de son sac aux couleurs « flashies » une pochette plastique médicolégal à l'intérieur

de laquelle se trouve une seringue.

— Provient-elle de votre service ?

Charles Leforrible fixe la seringue avec un calme soudain étrange. La capitaine de police l'observe attentivement. En réalité, il est tendu, et elle devine qu'il doute et qu'il se pose un tas de questions. Tente-t-il de gérer la pression ? Ou souhaite-t-il ne pas attirer ses soupçons ?

— Je n'en sais rien, capitaine. Cette seringue ressemble à celles distribuées et utilisées au sein de notre hôpital, donc de nos différents services. Mais elle peut provenir aussi des pharmacies d'officine. C'est-à-dire les pharmacies de ville. Elles en commercialisent de semblables. Sachez toutefois que chacune d'entre elles comporte un identifiant appelé numéro de lot. Ce numéro permet de savoir d'où la seringue provient, ceci afin de pouvoir retrouver le lot complet au cas où il y aurait un problème avec le produit...

Sa voix se brise. Son calme apparent vole en éclats.

— Oh, mon Dieu ! craque-t-il, avant de sangloter. Qui a pu faire ça ? Non... non... Martine ne mérite pas ça... Mon équipe ne mérite pas ça... Mon hôpital ne mérite pas ça...

* * *

La capitaine de police Roquette est maintenant au domicile de Martine Hautecoeur. Elle a terminé de questionner l'ensemble des membres du personnel du centre hospitalier. Tout le monde lui a raconté sa petite histoire. Elle a fait le tri dans toutes les informations récoltées. Elle est partagée entre deux pistes, à cause de la cohabitation des indices extrinsèques et intrinsèques. Doit-elle suivre une piste externe ? Ou se focaliser sur une piste interne ? Dans les deux cas, à qui profite le crime ?

Elle a la nette impression que le meurtrier n'avait pas prévu de tuer madame Hautecoeur. Les traces de lutte dans l'espace des médicaments, les étagères renversées et le sang sur le sol du local la poussent à croire à une explication qui aurait mal tourné. Restent cette seringue vide d'insuline et ce décès par arrêt cardiaque plutôt que par traumatisme crânien. En effet, les légistes ont confirmé que cette seringue était l'arme du crime, et qu'elle contenait de l'insuline. De l'Actrapid plus précisément. À savoir, de l'insuline à effet rapide. Insuline ayant été administrée à forte dose à la victime... Roquette interroge à présent le mari de cette dernière, Serge Hautecoeur. Juste avant, elle est allée questionner son meilleur ami, Jean-Pierre Ledoux. En effet, l'infirmier Pierre Durand lui a révélé que ce serait avec la femme de celui-ci que Serge Hautecoeur aurait trompé Martine. L'officière voulait se faire une première idée du mari infidèle.

La maison des Hautecoeur est un joli petit pavillon, aux murs de briques rouges et aux volets blancs, qui se trouve dans un quartier tranquille. Des jardinières, où poussent de jolies fleurs, embellissent, les fenêtres. Des enfants jouent sur le trottoir en face.

Âgée de trente-cinq ans, Martine Hautecoeur était une personne joviale, douce et attentive envers son entourage. Elle se montrait sympathique avec tout le monde et aimait se rendre utile. En plus de cela, elle était mignonne et prenait soin de son apparence. Sans oublier son professionnalisme irréprochable.

Qui pourrait résister à cette jolie blonde aux yeux bleus ? s'interroge l'officière de police.

D'après les témoignages, Pierre Durand et elle étaient très proches. L'infirmier lui aurait même fait des avances. C'était il y a longtemps. Avances que la belle aurait gentiment refusées. Ce qui ne les a pas empêchés de rester très bons collègues, mais également très bons amis. D'ailleurs, d'après l'aide-soignante Sandrine, Pierre Durand était le confident de Martine Hautecoeur.

Ces relations sont un peu ambiguës, songe la capitaine de police.

Sans oublier le cadre supérieur de santé, Charles Leforidable, qui l'appréciait également beaucoup.

Ces deux hommes étaient sensibles au charme de Martine Hautecoeur. Et s'il y avait eu rivalité entre eux ? Roquette écarte ce mobile. Non, ça n'a pas de sens. Car si tel était le cas, c'est l'un d'entre eux qui aurait été retrouvé mort.

La victime est mariée à Serge Hautecoeur, un représentant de commerce en vin de cinq ans son cadet. Pour l'officière, d'un point de vue strictement personnel, cette différence d'âge n'a pas d'importance. Sous le prisme de son enquête, c'est autre chose : cette différence dénote-t-elle un manque de maturité chez l'intéressé ? Justifie-t-elle son envie de se tourner vers d'autres femmes ? Des femmes de son âge ?

Martine Hautecoeur avait une vie idyllique. Du moins en apparence. Son mari et elle ont eu deux enfants. Un garçon et une fille. Théo, dix ans, et Julie, huit ans. « Un enfant, ça fait trop juste ; deux, c'est bien », avait coutume de dire Martine Hautecoeur à l'infirmière Bélibau. Toutes deux discutaient beaucoup quand elles allaient en pause. Elles parlaient de leurs vies privées respectives. Martine Hautecoeur avait tout pour plaire. Tout ce qu'elle entreprenait fonctionnait. Tout lui souriait. Ses collègues l'appréciaient. « Ce qui était normal, a ajouté l'infirmière. Martine était méritante. Je l'appréciais beaucoup... » Seule ombre au tableau de cette existence parfaite : le mari.

Roquette se trouve face à lui. Tous deux sont assis sur les belles chaises en bois de la salle à manger. Un grand living à l'ameublement rustique agrémenté de verreries. Dans un coin, un vaisselier est rempli de flûtes à champagne et de verres de vin. À l'opposé se trouve une bibliothèque pleine de livres, agrémentée de petits sujets. Une cheminée est située juste à côté.

Sur sa belle chaise en bois, Serge Hautecoeur est penché en avant, les bras ballants et l'air triste. Il n'a plus rien à voir avec l'homme qui a ouvert la porte à la capitaine Roquette.

Sur le seuil, l'officière avait d'abord décliné son identité avant de présenter ses condoléances, puis d'aborder la raison de sa venue. Ce à quoi Serge Hautecoeur a répondu : « Je préférerais que vous vous occupiez de vos affaires ! » A priori, il ne souhaitait pas entendre parler de la mort de sa femme. Alors, elle lui a laissé le choix. À sa manière. « Vous savez, lui a-t-elle répliqué, avec un sourire moqueur, je peux vous poser mes questions directement au commissariat... » Il s'est tout de suite confondu en excuses : « Je suis désolé, capitaine... Je suis très peiné de ce qui est arrivé à... à ma femme. Je ne suis pas encore remis de mes émotions, vous savez... Et puis, l'hôpital m'a averti. Ainsi que vos collègues. J'ai donc cru que je n'aurais plus à faire à... que je pourrais... Je suis désolé... »

De grande taille, Serge Hautecoeur a les cheveux d'un châtain très clair tirant sur le blond. Il porte la moustache et possède cet embonpoint caractéristique des bons vivants. Il est très bien habillé malgré les circonstances. De plus, il est bien coiffé et rasé de près, dégageant une odeur de lotion d'après-rasage bon marché.

Quelle apparence soignée malgré les circonstances ! songe Roquette, perplexe. Soit c'est quelqu'un de superficiel, soit...

Elle n'explore pas plus loin son interprétation de la personnalité de Serge Hautecoeur. Elle attend de voir ce que donnera leur entretien. Prenant un ton autoritaire, elle demande, alors :

— Parlez-moi de votre épouse, monsieur Hautecoeur. Quel genre de femme était-elle ?

Le représentant de commerce la regarde longuement avec ses yeux tristes avant de lui répondre :

— Martine est... était quelqu'un d'adorable. Elle aimait nous concocter de bons petits plats, ou encore agrémenter notre vie de famille avec tout un tas de loisirs. Elle aimait voyager, elle aimait le sport... Elle aimait... Elle... Je... Je ne comprends pas. Nous menions

une vie calme. Une vie vraiment cool...

Il secoue la tête.

— Je ne comprends pas du tout...

— Dites-moi où vous étiez aujourd’hui et ce que vous faisiez.

Le ton de Roquette s’est adouci. Une douceur que démentent ses yeux bleus, dont la dureté exige des réponses sans détour.

— J’étais ici, tout seul. C’est ma journée de repos.

— Et vos enfants ? Où sont-ils ?

— À l’école, capitaine...

— Vous ne vous en êtes pas occupé ?

— Non. Hier, nous les avons laissés chez leurs grands-parents. Ce sont eux qui se sont occupés de les emmener en classe aujourd’hui. Nous devions les récupérer ce soir... Ils sont encore chez eux... J’ai eu une semaine difficile. Je voulais me reposer un peu et bricoler pour me changer les idées. Sans les avoir dans les jambes. Vous comprenez ?

Roquette hoche la tête.

— Je comprends, affirme-t-elle.

En vérité, non. Elle ne comprend pas. On ne peut pas bricoler en étant habillé comme cet homme l’est. Quand on bricole, on enfile de vieilles affaires.

Il me ment ! songe-t-elle avant d’entrer dans le vif du sujet :

— Avez-vous vraiment trompé votre femme avec l’épouse de votre meilleur ami ?

— Oui, lui répond Serge Hautecoeur d’un air désintéressé, mais c’était un accident. Ça ne s’est pas renouvelé.

Il se tait, puis ajoute, comme s’il se rappelait un texte appris par cœur :

— C’était une erreur. Une grosse erreur. Mais comment est-ce que vous savez ça ?

Roquette se contente de lui sourire.

Elle sait qu’il y a quelque temps, Martine Hautecoeur et lui se sont disputés. Une dispute pendant laquelle il a failli se montrer violent. En effet, par le passé, il a déjà trompé son épouse. Pris sur le fait, il a juré de ne pas recommencer. Ce qui n’a pas été le cas, puisqu’il a eu des aventures extra-conjugales avec la femme de son meilleur ami, Jean-Pierre Ledoux. Ce que Martine Hautecoeur a découvert. En effet, elle aurait trouvé dans sa serviette, au milieu de sa documentation sur les vins de France, un collier et des boucles d’oreille. Comme il ne lui offre jamais de bijoux, elle en a très vite tiré les conclusions qui s’imposaient.

Ce collier et ces boucles d’oreilles étaient donc pour sa maîtresse..., conclut la capitaine de police avant de s’interroger : *cette dispute à leur sujet serait-elle le déclencheur du meurtre ? Et si tel était le cas, madame Ledoux serait-elle impliquée ?*

Martine Hautecoeur a mis son mari devant le fait accompli. Celui-ci a nié avant de se mettre en colère. La dispute a dégénéré, et Serge Hautecoeur a failli frapper son épouse.

Quel mufle ! se dit Roquette.

Elle ne supporte pas ces hommes qui trompent leur femme. Pour elle, ce ne sont que des hypocrites. Comme dirait sa grand-mère paternelle : « ce sont des gens enterrés sur eux ». C’est-à-dire qu’ils gardent leur colère en eux, jusqu’au moment où celle-ci explose.

Ils gardent leur colère, rumine-t-elle, ainsi que leurs secrets...

Elle est au courant de la dispute entre Serge et Martine Hautecoeur grâce aux témoignages de Pierre Durand et d’Hortense Bélibau. Sans oublier celui de Jean-Pierre Ledoux, l’ami cocuffié. Qui, d’ailleurs, le voit comme le meurtrier de Martine. « Serge a couché avec ma femme, a-t-il dit. Alors, s’il a fait ça, ce salopard est capable de tout ! » Une certitude un peu exagérée qui, de l’avis de Roquette, est certainement causée par la jalousie et la haine. Il n’est jamais agréable de se découvrir trompé... Pour autant, Serge

Hautecoeur a tout d'un bon coupable.

L'officière et lui s'observent en chien de faïence. Excepté les cris d'enfants, qui continuent de jouer dehors, il n'y a pas un bruit dans la pièce.

Je vais lui tirer les vers du nez..., se dit Roquette, qui lui demande donc :

— Les bijoux que votre femme a trouvés, est-ce qu'ils étaient pour votre maîtresse ?

— Ah ! Vous savez pour ça aussi...

L'indifférence de Serge Hautecoeur se transforme en air exploré.

— En fait, c'était un cadeau pour Martine. Elle me reprochait souvent que je ne lui en achetais jamais. Je désirais me rattraper et lui faire une surprise. Je n'aurais jamais pensé que mes intentions prendraient de telles proportions...

— Est-il exact que vous avez failli vous montrer violent avec votre épouse lorsqu'elle vous a accusé de la tromper à nouveau ?

Le représentant de commerce acquiesce avec tristesse.

— Oui, c'est bien ce qui s'est passé. J'étais fatigué et je me suis emporté. Mais après, je l'ai tellement regretté...

Ses yeux s'embrument de larmes. Il les essuie d'un revers de manche avant d'ajouter :

— C'était même étonnant, car je ne suis pas d'un naturel violent ou colérique. Je suis du genre placide, je préfère discuter. La colère ne me ressemble pas...

Sans transition, Roquette lui demande :

— Êtes-vous diabétique, monsieur Hautecoeur ?

La figure de l'intéressé marque l'étonnement.

— Ben, oui... Pourquoi cette question ?

— Une seringue d'insuline vide a été retrouvée sur la scène de crime. Nous pensons qu'il s'agit de l'arme du crime...

— L'arme du crime ? Un crime ? Vous voulez dire qu'elle a été tuée ? L'hôpital... Vos collègues... Ils ne m'ont rien dit...

Ébahi, Serge Hautecoeur donne l'impression de tomber des nues.

Roquette réfléchit.

Hum... Ou il n'a rien à voir avec cette histoire, ou c'est un bon comédien. Quoi que...

À la réflexion faite, mon gaillard, tu n'es pas clair. Ton chagrin sonne faux...

Pendant ce temps, le représentant de commerce tente de se justifier :

— Ce n'est pas moi qui ai tué ma femme. J'étais peut-être en colère, mais jamais je ne lui aurais fait le moindre mal... Je... Je vais vous montrer. Je garde l'insuline non entamée dans le bas du frigo ! S'il m'en manque, je le verrai tout de suite.

— Ne bougez pas, monsieur Hautecoeur, lui dit Roquette. Je vais tirer les choses au clair moi-même. Rassurez-vous...

CHAPITRE 3

**Lundi 6 juillet, 14 heures 30,
Bâtiment d'hémodialyse de l'hôpital de Lens**

Une fois son interrogatoire terminé, la capitaine Roquette a suivi Serge Hautecoeur à son insu. En opérant de cette manière, elle a découvert qu'il se rendait chez madame Ledoux, sa maîtresse ! Il n'en a pas fallu plus pour le suspecter. Puis, tout s'est emballé. Il s'est avéré que la cause du décès de Martine Hautecoeur était bien une forte dose d'insuline injectée dans son sang, et que les empreintes découvertes sur la seringue étaient celles de son mari. Cette seringue était la sienne ! Serge Hautecoeur a eu beau soutenir que sa femme la lui avait prise, et qu'elle s'était suicidée avec dans un moment de désespoir causé par ses infidélités, il a eu beau clamer qu'il était innocent, il a été écroué. À présent, c'est au fond d'une cellule de la maison d'arrêt de Lille Sequedin qu'il attend son jugement. L'enquête de la capitaine Roquette est donc bouclée, bien que l'intéressé n'ait pas encore avoué ni expliqué son modus operandi.

L'annonce du meurtre dans le service de dialyse a créé un choc. Dans les hautes sphères, c'est la consternation. Marc Lefort, le Directeur Général de l'hôpital, a été très touché par ce drame. Ébranlé, il a dû répondre aux questions des pouvoirs publics sur l'éventualité d'un manque de fiabilité dans les mesures de sécurité. Par ailleurs, il a déclenché une cellule de crise au niveau de son directoire afin de gérer l'événement et de faire face à la famille de Martine Hautecoeur, à la presse et aux enquêteurs. Une autre cellule, psychologique cette fois, a été mise en place pour prendre en charge, là aussi, la famille et les enfants de son infirmière en chef, ainsi que les membres de son personnel et les patients.

Évelyne Syringe, la Directrice des Soins, a été accablée par la mort inattendue d'une infirmière en chef exemplaire. Quant à Christine Médium, la Directrice des Ressources Humaines, elle est choquée par ce malheur qui arrive à l'un de ses agents hospitaliers et qui secoue l'ensemble du personnel de l'hôpital. Personnel qui, en apprenant que Serge Hautecoeur s'est introduit dans le service pour assassiner leur collègue, a été sidéré. Les patients, quant à eux, sont effrayés à l'idée que le mari de Martine Hautecoeur ait pu entrer comme ça à l'improviste et perpétrer son crime en toute tranquillité. De plus, tout le monde, professionnels comme patients, est outré. Comment a-t-on pu vouloir tuer Martine Hautecoeur ? C'était une personne tellement sympathique ! Tellement agréable...

— C'est malheureux..., soupire Marie Trainoit pour la énième fois.

Le bras gauche relié à la machine de dialyse, la sexagénaire est alitée dans l'une des chambres individuelles du service. Elle occupe cet espace isolé de la salle de soins commune à sa demande. Ceci afin d'être tranquille. Être avec les autres patients la dérange un peu, car elle est, entre autres, très attachée à son intimité.

La chambre où elle se trouve est équipée d'une télévision, fixée au mur à gauche d'une horloge ronde, et d'un lavabo, à côté duquel est posé un nécessaire de toilette. Une vitre, à la droite de la vieille dame, donne sur la salle de surveillance infirmière. Une autre, située dans son dos, donne sur la deuxième salle commune de dialyse. Derrière ces vitres, les infirmières et les aides-soignantes vaquent à leurs occupations.

Il y a aussi une sonnette pour appeler à l'aide en cas de problème, car ce n'est pas toujours rassurant d'être seule, même si cela provient d'une demande personnelle. On ne sait jamais ce qui peut arriver.

En effet, Marie Trainnoit est dans cette chambre, car elle préfère la solitude. Néanmoins, elle n'aime pas trop cet endroit. Elle regrette sa chambre du service Pasteur de diabétologie, où elle a été hospitalisée voici quelque temps. À cause de son diabète, elle a eu un malaise et elle est tombée dans le coma. Revenue à elle, elle est restée trois semaines dans ce service. Dans la chambre qu'elle a occupée, la fenêtre ouvrait sur l'extérieur et elle pouvait voir les pigeons qui venaient se poser sur le rebord. Ils égayaient sa journée. Tandis qu'ici, il n'y a pas grand-chose à regarder... Oh, il y a bien la télévision. En ce moment, d'ailleurs, celle-ci est allumée sur la troisième chaîne et diffuse la série allemande *Rex*. Série où un berger allemand résout des enquêtes policières. Mais ça n'a rien à voir avec le spectacle des oiseaux.

De toute manière, Marie Trainnoit n'a pas le cœur à s'intéresser au feuilleton. Elle est très contrariée parce qu'elle a perdu son infirmière préférée, Martine Hautecoeur.

— Il paraît que lorsque son mari a été arrêté, il était avec sa maîtresse, est-elle en train de raconter à Pierre Durand. Cette femme ne savait même pas que Martine était décédée... Quel manque de respect ! Mais que peut-on attendre de la part d'un assassin ?

L'infirmier est assis au bord de son lit. Il est venu consoler la vieille dame, car celle-ci est très touchée par la perte de sa collègue. L'air compatissant, il lui caresse la main pour la reconforter. Lui aussi est très contrarié, mais il essaye de ne pas le montrer. Tout comme le chagrin et la douleur qu'il ressent. Il a été fortement marqué. Martine Hautecoeur comptait beaucoup pour lui. Tous deux étaient plus que collègues, ils étaient des amis...

— Je n'arrive pas à croire que son mari ait pu en arriver là ! lâche-t-il tout à coup.

Pleine de colère, Marie Trainnoit réplique :

— Moi, j'y crois, mon Pierrot, et sans l'ombre d'un doute ! Je sais ce que valent les hommes infidèles. Si ce salopard a été capable de la tromper, alors il a très bien pu la tuer !

Anciennement femme de ménage, Marie Trainnoit a divorcé de son mari, car celui-ci voyait une autre femme. Ensemble, ils avaient eu trois enfants – deux filles et un garçon – qui sont maintenant grands. Elle habite dans les coronas de Lens. À son arrivée dans le service, un lien très fort s'est noué entre elle et Pierre Durand que la vieille dame considère comme son deuxième fils.

— Je ne crois pas en sa culpabilité, insiste Pierre Durand en ronchonnant.

La douceur et la compassion s'évanouissent de son visage. Elles sont remplacées par une expression de rage. Celle-ci disparaît aussi vite qu'elle est apparue pour laisser place au regret de n'avoir pu sauver sa collègue de cette agression mortelle.

Marie Trainnoit reste sur sa position.

— Pour moi, c'est bien lui ! dit-elle d'une voix emplie de ressentiment. D'ailleurs, mademoiselle Bélibau avait prévenu Martine. Vous ne vous en rendez pas compte, mais quand vous parlez entre vous, les patients vous entendent parfois. Bref ! Mademoiselle Bélibau lui avait dit : « Tu te rends compte de ce que ton mari t'a fait ? Il t'a trompée ! Il a même essayé de te frapper. Il serait capable de te tuer, j'en suis sûre. Fais attention à toi, s'il te plaît... Et puis, tu as des enfants. Pense à eux ! » J'espère qu'il sera enfermé pour toujours en prison !

Pierre Durand reste silencieux. Il réfléchit, tout en tapotant la main de la vieille dame pour la consoler et l'apaiser. Quelque chose cloche. En effet, sa collègue et amie a été tuée pendant qu'elle préparait les caisses. Elle n'a donc pas eu le temps de les terminer. Pour autant, celles-ci étaient prêtes quand il a découvert son corps. Qui a bien pu achever le travail ?

Serge Hautecoeur ? songe-t-il, fort préoccupé. *Ça n'a pas de sens !*

Charles Leformidable s'est enfermé dans son bureau. Il est en train de rédiger le rapport demandé par la direction de l'hôpital. En même temps qu'il frappe sur le clavier de son ordinateur, il ne cesse de se demander s'il va s'en sortir avec cette surcharge de travail qui s'accumule d'un seul coup sur ses épaules. Il soupire et se rejette en arrière, délaissant son compte-rendu.

Ce drame est l'événement le plus difficile de sa carrière. En effet, le service n'a plus d'infirmière en chef. C'est donc à lui de le gérer, tout en assurant ses missions de cadre supérieur de santé. Sans oublier qu'il lui faut faire face à la détresse des équipes soignantes, qu'il doit accompagner dans leur deuil, et aux inquiétudes des patients. Sans parler de ses propres émotions.

De plus, il a mal vécu son interrogatoire par l'enquêtrice de la PJ, ainsi que les questions posées par ses supérieurs hiérarchiques. C'est comme s'il était le responsable de tout ça. En vingt-sept ans de carrière, jamais personne ne lui a reproché quoi que ce soit. Même de bénin. Et là...

Il secoue la tête et se remet au travail.

La Directrice des Soins et la DRH ont exigé qu'il leur établisse des rapports circonstanciés sur la mort de Martine Hautecoeur, mais aussi sur les défaillances en matière de sécurisation des locaux du service. Comment est-il possible que Serge Hautecoeur ait pu rejoindre si facilement sa femme dans leur pharmacie ?

Ses propres explications sur l'établissement qui assure un service public et qui, par définition, est ouvert aux usagers, de jour comme de nuit, ne suffisent pas à le convaincre. Déstabilisé, il se sent dépassé, et seul... Une infinie tristesse lui sape le moral. Tristesse renforcée à l'idée que ses tâches journalières puissent pâtir de tout cela. D'autant qu'il n'a pas l'habitude de faire l'impasse sur celles-ci.

Il s'interrompt de nouveau de taper et fixe son écran d'ordinateur.

Non..., songe-t-il. Je dois absolument trouver une solution. Le service a besoin de la présence d'une infirmière en chef !

* * *

Charles Leformidable est assis derrière son bureau, l'air préoccupé. Ce qu'il s'apprête à annoncer va changer bien des choses. Hortense Bélibau est installée devant lui. Le dos bien droit contre le dossier de sa chaise et les mains croisées sur les genoux, elle attend.

Le cadre de santé soupire, dépité.

— Mademoiselle Bélibau, souhaiteriez-vous être notre nouvelle infirmière en chef ? demande-t-il sans préambule.

Il a pensé à elle, car cela fait deux ans qu'elle lui exprime, lors des entretiens d'évaluation professionnelle annuelle des agents, son souhait d'évoluer vers la fonction de cadre de santé.

Le sourire d'Hortense se fige. Elle tombe des nues.

— Moi ? Infirmière en chef ? Vous... vous croyez que j'en suis capable ?

— Oui, affirme-t-il sans enthousiasme. Et j'ai besoin de votre aide. Dans ces circonstances très difficiles, je ne peux pas laisser l'équipe sans encadrement. Il me faut quelqu'un qui sera opérationnel rapidement. J'ai donc pensé à vous. Vous êtes tout à fait légitime pour ce poste. Premièrement, parce que vous êtes motivée. Deuxième raison : vous connaissez très bien le fonctionnement du service. Et troisièmement, le fait de nommer, dans ces circonstances, une infirmière en chef bien connue du personnel de service évitera d'accentuer la déstabilisation qui règne actuellement...

Hortense Bélibau acquiesce à l'annonce du dernier point.

— Je vous remercie infiniment de votre confiance, monsieur ! dit-elle ensuite, avec, encore, de l'étonnement dans sa voix.

— Alors ? Vous êtes d'accord pour accepter cette mission, même de façon provisoire ?

— Oui, oui. J'accepte.

Charles Leforimidable hoche la tête, satisfait.

— Très bien. Je vais adresser une demande motivée et argumentée en ce sens auprès de la direction, et je vais en parler avec madame Syringe, la Directrice des Soins, afin qu'elle puisse déclencher la procédure de nomination. Bien sûr, vous aurez un entretien avec elle, et avec madame Médium...

Oui, songe-t-il, mademoiselle Bélibau sera parfaite !

D'autant que son rêve serait d'évoluer dans sa carrière professionnelle pour devenir un jour, dans le futur hôpital, cadre supérieure de santé d'un grand pôle, comme celui de Chirurgie-Bloc opératoire, ou d'Anesthésie-Réanimation-Urgence.

S'ensuit un long silence.

L'enthousiasme de mademoiselle Bélibau s'évanouit tout à coup. La future nouvelle infirmière en chef baisse la tête. Son dos bien droit se voûte.

— Ça me rend triste d'arriver à ce poste de cette façon..., lâche-t-elle. Et ça me gêne, vous savez...

Le cadre de santé esquisse un sourire contrit. Il comprend. Puis il hausse les épaules, avant de se rattraper et de se composer un visage neutre.

— Prenez ça pour un aboutissement. Vous êtes ici depuis l'ouverture...

Il s'interrompt. La peur a envahi le visage d'Hortense Bélibau.

— Que se passe-t-il ? s'alarme-t-il.

Bouche bée, l'infirmière le fixe d'un regard troublé, presque larmoyant. Puis, les lèvres légèrement tremblantes, elle balbutie :

— J'ai... J'ai entendu dire par Pierre Durand que... que Serge Hautecoeur ne serait pas le vrai coupable. Et s'il avait raison, monsieur ? Et si le coupable était un tueur de cadres de santé ?

Charles Leforimidable lâche un rire nerveux.

— Ça n'a pas de sens, voyons !

Il se rattrape et rassure sa future infirmière en chef :

— N'ayez crainte, la police a très bien fait son travail. Cette capitaine Roquette est redoutable, croyez-moi. De plus, vous ne devriez pas prêter foi à ce genre de commentaires. Quant à Pierre Durand, il devrait tenir sa langue. On n'accuse pas sans preuve...

Hortense Bélibau ne semble pas très convaincue.

Charles Leforimidable lui demande alors :

— D'ailleurs, pour quelle raison ne tuer que des cadres de santé ?

— Peut-être par rancœur ? hasarde mademoiselle Bélibau. Par jalousie ? Ou alors par vengeance ! Et s'il s'agissait d'un ancien patient, ou de l'un de ses proches, qui aurait été pris de folie parce qu'une infirmière en chef aurait mal traité son dossier ? Ou pourquoi pas un ancien membre du personnel soignant qui aurait été mal considéré par son cadre de santé et licencié à la suite de ça ?

CHAPITRE 4

**Lundi 13 juillet, 13 heures 30,
Bâtiment d'hémodialyse de l'hôpital de Lens.**

Maintenant que mademoiselle Bélibau fait fonction d'infirmière en chef, Charles Leformidable n'apparaît plus qu'en de très rares occasions. Il reste dans son coin, se tenant à l'écart le plus souvent possible de ses patients et de son personnel. Certaines personnes murmurent qu'il se comporte ainsi pour éviter qu'on ne lui pose des questions gênantes sur le meurtre de Martine Hautecoeur...

La sexagénaire, Marie Trainnoit, a rejoint l'une des deux salles de dialyse communes. Ce changement a pu être possible, car la vieille dame ne prenait pas la place d'une autre personne nécessitant d'être tout le temps à vue du personnel et des autres malades, à l'instar de monsieur Wineski, qui présente des risques de malaises. Malaises pouvant passer inaperçus.

De plus, elle n'est pas ce que l'hôpital nomme une patiente « BMR », c'est-à-dire qu'elle n'est pas porteuse d'une Bactérie Multi Résistante. Lorsque c'est le cas, la personne concernée est soignée dans l'une des trois chambres d'isolement du service, afin de ne pas contaminer les autres patients déjà fragilisés par la maladie.

Malgré ses réticences à être avec les autres patients, Marie Trainnoit a demandé ce changement de lit, car elle pense sans cesse au meurtre de Martine Hautecoeur. Afin d'exorciser ce drame qui l'a beaucoup touchée, elle a besoin de voir du monde, de parler avec les autres dialysés et avec les membres du personnel, qui font des allers-retours entre les lits pendant les soins.

Certains malades ont peur et craignent d'être la prochaine victime. C'est le cas de madame Vincent. En effet, la théorie de Pierre Durand semble avoir fait des émules, et un certain malaise se ressent parmi les différents membres du personnel. Pour Marie Trainnoit, elle, comme les autres patients, ne risque rien puisque le véritable coupable a été arrêté. Néanmoins, elle se tait, préférant jouer la patiente candide et apeurée comme tous les autres. « Moins on en dit, mieux on se porte », comme elle a coutume faire remarquer !

Elle est installée dans le premier lit, celui situé juste à côté du bureau des infirmières, dos à la deuxième salle de dialyse. Dans le lit situé à sa droite se trouve monsieur Valdek. Sur la même rangée qu'eux, il y a monsieur Coin. Ce dernier est juste à côté de la baie vitrée avec, en face de lui, madame Vincent. En face de la vieille dame, à côté du couloir qui mène à la pharmacie, est allongé monsieur Wineski. Trois autres patients sont également allités, cette première pièce commune comprenant huit lits, contrairement à la deuxième, qui en compte six.

Comme l'espace des membres du personnel est ouvert sur les deux salles de dialyse, Marie Trainnoit se dit qu'elle entendra peut-être les spéculations éventuelles de l'équipe infirmière. Ce qui satisfera sa curiosité.

D'ailleurs, dans cette salle, le bruit est constamment présent. En début de séance, au moment de la pesée et des branchements, il est infernal. Puis, cela se calme. Il y a comme un moment de silence assourdissant, qui se retrouve vite rompu par le grincement des chariots, les discussions du personnel, les patients qui toussent et le son de la télévision, que certains regardent. Son que l'on baisse quand le médecin arrive. Néanmoins, un certain calme règne. Celui-ci étant rythmé par le bourdonnement des machines à dialyse. Puis, à la fin des soins, l'ambiance va, à nouveau, s'agiter. Quand le ronron du générateur

cessera, cela fera tout drôle...

Il y a aussi les odeurs d'éther et de l'aseptisant. Au début, elles incommodaient la vieille dame. En effet, elles sont bien plus présentes et plus entêtantes dans cet espace collectif que dans sa chambre d'isolement. Maintenant, elle commence à s'y habituer et à les apprécier. Et puis, il y a le fumet du café qui est servi au moment de la collation...

Marie Trainnoit s'assombrit et pince les lèvres.

Elle n'aura certainement pas droit au café aujourd'hui.

Pierre Durand se prépare à brancher sa patiente préférée au générateur de dialyse situé à gauche de son lit. Cette machine permettra de filtrer le sang de la vieille dame des impuretés et de l'eau qu'il contient en excès, puisque les reins malades de Marie Trainnoit – à l'instar de ceux des autres patients présents dans le service – ne peuvent plus assurer pleinement leur fonction, dont l'élimination des déchets et des urines. De ce fait, une circulation extracorporelle du sang est réalisée grâce au générateur. Sang qui sera traité par un « rein artificiel ». Ce traitement de suppléance permet de soulager l'organisme de l'ensemble des patients en insuffisance rénale terminale. Ceci pendant une courte durée. D'où la nécessité de trois séances de dialyse par semaine. Marie Trainnoit, comme l'ensemble du groupe d'aujourd'hui, vient ici chaque lundi, mercredi et vendredi après-midi.

— Comment allez-vous, Marie ? demande Pierre Durand à la vieille dame. Avez-vous quelque chose de particulier à me signaler avant le branchement ?

Marie Trainnoit lui sourit.

— J'ai fait fort, lui dit-elle, et j'ai du poids, aujourd'hui, mon Pierrot. Du coup, Sandrine m'a dit que je n'aurais pas le droit à ma collation...

Ce qui ne lui a pas vraiment plu, même si elle sait que l'aide-soignante fait cela pour son bien. Pour éviter les malaises, notamment, ou encore les chutes de tension. Et même les crampes.

L'infirmier esquisse un petit sourire contrit.

Il sait que certaines personnes qui sont soignées ici prennent mal ce type de remarque. C'est comme si on les accusait d'être indisciplinées vis-à-vis de leur régime alimentaire. Il sait aussi que les collations sont un sujet tabou avec les patients. Certains d'entre eux ne comprenant pas pourquoi d'autres peuvent manger avec des prises de poids à quatre kilos, alors qu'eux en sont privés à deux kilos et demi. Tout cela dépend de la tolérance de chacun, ainsi que des prescriptions médicales. Quant aux restrictions ou aux suppressions des collations, celles-ci peuvent être considérées comme des punitions et donc être mal vécues.

— Oui, valide Pierre Durand. Sandrine me l'a dit également.

Marie Trainnoit soupire, avant de minauder :

— Mais, vous, mon Pierrot, vous pouvez me donner un petit quelque chose, n'est-ce pas ?

En effet, après être entrée dans la salle, la sexagénaire s'est pesée, comme l'ensemble des patients. Cette pesée permet de savoir quelle quantité d'eau en surplus est présente dans le corps. Quantité qui sera extraite lors de la dialyse du jour. Lors de cette pesée, Sandrine, l'aide-soignante, lui a fait remarquer :

— Ah, vous avez un peu plus de poids, aujourd'hui. C'est parce que vous avez essayé la recette dont nous avons parlé avant-hier ?

Marie Trainnoit a essayé de ne pas mal prendre sa remarque.

— Non, non, s'est-elle défendue, vous savez bien que je fais très attention à mon régime alimentaire quand je cuisine à la maison ! Si aujourd'hui j'ai pris quelques grammes, c'est parce que j'ai été invitée à déjeuner chez ma fille, donc je me suis fait plaisir et j'ai mangé des choses que je ne mange pas habituellement. J'ai également bu un peu de vin et une

tasse de café, bien sûr.

— Maintenant, il faut éliminer tout ça..., lui dit Pierre Durand avec un clin d'œil.

— Et pour ma collation ?

L'infirmier secoue la tête.

— Désolé, Marie, répond-il gentiment, ce ne sera pas possible, aujourd'hui.

Malgré toute l'affection qu'il a pour la vieille dame, il n'ira pas contre l'avis de Sandrine. Les membres d'une équipe de dialyse se doivent de rester soudés afin d'avancer, chaque jour, de façon unanime. Et cela même si certains patients tentent parfois de les amadouer. Surtout que leurs décisions ont un but commun : que leurs malades se sentent bien et supportent leur dialyse du mieux possible.

— Vous savez comment ça marche, explique-t-il à Marie Trainnoit. Votre poids sec représente votre poids idéal. Celui sans eau supplémentaire. Celui dans lequel vous vous sentirez le mieux. C'est celui auquel vous devez arriver en fin de dialyse. Et vous savez comme moi qu'il est prescrit par le néphrologue qui vous suit. En début de dialyse, grâce à la pesée, nous calculons la différence entre ce poids sec à atteindre et votre poids du jour... Bien sûr, pour arriver à ce poids sec, la dialyse seule ne suffit pas. Vous le savez, pourtant...

— Oui, oui, je le sais, abdique la vieille dame. Je dois aussi y mettre du mien et respecter mon régime...

Pierre Durand acquiesce.

Ce régime à respecter est très strict. Restriction hydrique à 500 millilitres par 24 h, réduction des aliments riches en protéines ou en sels, notamment le potassium, et cetera, et cetera.

Après la pesée, Marie Trainnoit s'est rendue au lavabo pour se laver, à l'eau savonneuse, le bras où se trouve sa fistule, c'est-à-dire l'endroit où, sous la peau, l'une de ses veines et l'une de ses artères ont été abouchées chirurgicalement ensemble. Puis elle a rejoint son lit. À présent, elle attend d'être branchée à la machine qui va nettoyer son sang.

Pendant ce temps, l'infirmier a aidé Jacques, l'ambulancier, à s'occuper de monsieur Wineski, l'octogénaire en fauteuil roulant. Les ambulanciers ont une place importante dans la vie quotidienne des patients dialysés. Ils ne se limitent pas uniquement à leur transport du domicile au centre de dialyse et inversement. Ils les accompagnent jusque dans la salle, les installent dans leurs lits et les rassurent avant de les quitter. À la fin de la séance de dialyse, ils sont déjà là qui les attendent. Certains patientent devant l'entrée du bâtiment, d'autres dans la salle d'attente, ou encore dans les différents couloirs du service. À force, ils connaissent le fonctionnement de celui-ci, les autres personnes dialysées et le personnel soignant.

Pierre Durand sourit.

Il arrive parfois que l'un d'entre eux tombe amoureux d'une infirmière ou d'une aide-soignante, ou inversement, et qu'ils se mettent en couple. Ce qui, d'ailleurs, est le cas de Sandrine. En général, les ambulanciers sont fidèles à leur patient. Une complicité s'instaure, et elle perdure, parfois, jusqu'au décès de la personne prise en charge.

Jacques et l'infirmier ont emmené monsieur Wineski jusqu'à son lit. Ils lui ont permis de s'y installer, tout en l'aidant à enlever son gilet et à poser sa sacoche contenant ses papiers personnels, qu'il a préféré ne pas ranger au vestiaire.

Marie Trainnoit passe à un autre sujet tandis que l'infirmier vérifie son matériel :

— N'oubliez pas que je suis allergique à la Bétadine !

Pierre Durand le sait très bien. Puisqu'elle est sa patiente depuis deux ans et qu'elle le lui répète chaque fois. Mais il ne s'en formalise pas. La vieille femme se braquerait s'il lui faisait comprendre qu'elle a tendance à radoter. Et il n'en a pas envie, il l'apprécie trop pour cela.

— Je n’oublierai pas, lui répond-il, laconique.

Il se vêt d’une surblouse et d’un masque chirurgical, tous deux à usage unique, puis se lave les mains avec la SHA, la solution hydroalcoolique, posée sur son chariot. Avec les doigts, il cherche la fistule artérioveineuse – ou FAV – sous la peau du bras de la vieille dame. Une fois qu’il l’a trouvée, il l’écoute au stéthoscope. En la touchant, il peut sentir ce qui s’appelle un thrill, c’est-à-dire une sorte de frémissement. Quant à l’auscultation, elle lui permet d’entendre le souffle de la fistule. Un bon thrill et un bon souffle sont les indicateurs d’une fistule qui ne se rétrécit pas et, donc, qui fonctionne parfaitement.

Après un nouveau clin d’œil complice à sa patiente, l’infirmier aseptise la zone avec de la *Chlorexidine* à la place de la *Bétadine*. Il pose ensuite un champ stérile sous le bras à ponctionner. À chacune de ses étapes, il utilise la solution hydroalcoolique pour se nettoyer les mains.

Il ouvre l’emballage de ses aiguilles de dialyse – une rouge et une bleue – en prenant garde de ne pas les toucher. Il prépare des collants stériles ainsi qu’un garrot pour le cas où il aurait besoin de repérer des fistules plus fines, pour les faire gonfler, ou plus profondes, afin de mieux les sentir. Puis il enfle des gants en latex, eux aussi stériles.

Il repère de nouveau la fistule et commence la ponction. À l’aide de ses deux aiguilles, il purge le sang dans les tubulures qui relieront sa patiente à la machine. Une fois cela fait, il fixe, à l’aide de plusieurs collants, les deux aiguilles dans la FAV pour éviter qu’elles ne bougent à la suite d’un mouvement involontaire ou avec le poids des tubulures. Le générateur va aspirer le sang de la vieille dame via l’une des aiguilles – qui est rouge et qui est celle du sens de circulation du sang artériel –, puis le lui rendra par la seconde aiguille – la bleue, celle du sens de circulation du sang veineux. Entre-temps, le sang sera passé dans la machine, où il sera filtré. Tous les déchets provenant de la combustion des aliments par les tissus, notamment l’urée et la créatinine, seront enlevés. Comme le ferait un rein sain physiologiquement. De plus, l’eau qui se loge dans tous les tissus, ou encore autour du cœur et des poumons, sera extraite. L’excès d’eau et de sels, comme le potassium et le sodium, seront éliminés. Ce qui est également le rôle du rein quand il crée l’urine.

Pierre Durand fixe également les tubulures au lit, toujours avec le collant, pour empêcher que les aiguilles ne bougent et éviter, ainsi, un dépiquage. Puis il *déclampe* ces tubulures pour lancer le début de la dialyse. Bien sûr, avant de commencer le branchement, il s’est assuré que la machine a bien été purgée, ceci pour éviter l’apparition de bulles d’air, qui pourraient mettre en danger sa patiente.

Il injecte alors l’anticoagulant sur le côté du générateur où arrive le sang de la sexagénaire. Le produit permettra ainsi d’éviter que le sang dans la machine ne coagule, rendant le nettoyage impossible. Si tel était le cas, tout devrait être démonté en urgence afin de relancer une dialyse le plus vite possible et éviter que Marie Trainnoit ne perde une trop grande quantité de son sang, qui ne pourrait lui être restituée à la fin des soins.

Puis l’infirmier prend la tension de la vieille dame.

— Bien, tout est normal, dit-il en enlevant le brassard du tensiomètre. Votre tension est à treize.

Marie Trainnoit ne lui répond pas. Pendant toute la procédure, elle a détourné la tête, regardant par-delà la baie vitrée. En effet, ça l’embête de voir son sang en train de sortir de son corps comme ça... Elle se concentre sur le temps qu’il fait dehors. Le soleil brille dans un beau ciel bleu, ses rayons donnent dans la salle. Elle observe les gens et les voitures passer, la parcelle d’herbe qui s’étend devant le bâtiment, le lierre qui y pousse. Ce décor l’apaise. Elle se l’imagine changeant en fonction de la météo...

Pierre Durand s’assure une nouvelle fois que les données prescrites pour la dialyse du jour sont correctes. Elles ont été rentrées dans la machine au moment du montage

des lignes, néanmoins il les contrôle régulièrement, au cas où elles auraient besoin d'être réajustées. Il les revérifiera en cours de séance en fonction de la tolérance de sa patiente, voire selon les éventuelles modifications de prescription réalisées par le médecin quand celui-ci passera. L'infirmier vérifie aussi que les débits prescrits sont bons.

— N'hésitez surtout pas à me dire si vous avez mal, rappelle-t-il en retirant ses gants et en se nettoyant les mains avec la SHA.

— Je n'hésiterai pas, mon Pierrot, lui répond Marie Trainnoit en reprenant une position normale.

Il arrive que les ponctions soient difficiles. Il y a aussi des pansements qui s'avèrent parfois douloureux. De plus, certaines personnes souffrent de dorsalgies causées par la position prolongée dans leur lit. Il faut dire qu'elles y restent allongées de trois à cinq heures, selon les prescriptions, à chacune de leur demi-journée. Et, parfois, ces douleurs sont tout simplement habituelles et récalcitrantes. Dans ces cas-là, pour apaiser la douleur, le personnel soignant injecte dans la machine, du côté du patient cette fois, du paracétamol en perfusion.

Marie Trainnoit ne s'inquiète pas. Comme à son habitude, son infirmier préféré se montre prévenant et professionnel. Elle sait qu'elle pourra compter sur lui si jamais elle ressent de la douleur. Pendant ce temps, le sang est détecté par la machine. La dialyse démarre. Pierre Durand vérifie les prescriptions une dernière fois, ainsi que la position et la fixation des lignes. Puis il s'assure du confort de la vieille dame.

— Ça va, ça va, assure celle-ci en lui tapotant la main. Je suis très bien installée. Vous êtes un ange...

Sandrine arrive au même moment.

L'aide-soignante est une jeune femme de vingt-cinq ans rondelette, à l'air rebelle. Elle a des cheveux bruns coupés très court. La fin d'un tatouage se voit sur l'un de ses bras.

Elle s'approche du lit de la sexagénaire.

— Mais vous êtes allée chez le coiffeur, madame Trainnoit ! découvre-t-elle.

— Et c'est maintenant que vous le remarquez ! réplique sèchement l'intéressée.

Sandrine ne relève pas. La vie de patient chronique n'est pas tous les jours facile, et l'aide-soignante préfère mettre en valeur la vieille dame. Afin que celle-ci puisse continuer de se sentir à l'aise et en confiance à tout niveau. D'autant que cette nouvelle coiffure lui sied à ravir. Ce serait donc dommage de ne pas le lui dire, tout ça parce qu'elle ne s'en est pas rendu compte lors de la pesée.

— Cela vous va à merveille ! la complimente-t-elle donc.

— Merci, mais vous auriez mieux fait de le voir avant !

Malgré son mécontentement, Marie Trainnoit s'adoucit. Si bien qu'elle et l'aide-soignante discutent de la belle journée ensoleillée qu'il fait. Puis, Sandrine demande :

— Vos enfants vont bien ? Ils vous rendent visite, cet été ?

— Oui, très bien. Ils vont venir demain, tous ensemble. On ira voir les feux d'artifice en haut d'un des terrils de Loos-en-Gohelle.

— Ah ! s'exclame Sandrine, admirative. Monter ces terrils est une sacrée gymnastique !

— Oh que oui ! D'ailleurs, les terrils jumeaux de Loos-en-Gohelle sont les plus hauts d'Europe ! On les appelle aussi « les pyramides noires », alors...

Tout en souriant, Sandrine ajoute :

— De plus, je pense que devez être au courant, que les fosses 11 et 19 sont inscrites au patrimoine mondial de l'UNESCO.

— Bien sûr, ma petite ! Avec les terrils jumeaux ! Ça s'est fait en 2012. Le 30 juin !

— Nous, les jeunes, nous devons être fiers de notre bassin minier et du courage de nos ancêtres mineurs !

— En tout cas, moi, réplique la vieille dame, quand mes enfants étaient encore jeunes, je les ai toujours emmenés aux terrils. La compagnie des mines de Lens a ouvert plusieurs puits à Loos-en-Gohelle. J'ai appris à mes enfants que la fosse numéro 11 datait de 1894. Et la 19, elle est de 1960. La même année, on lui rattachait la fosse n°11...

— Et vos petits-enfants, comment se portent-ils ? l'interroge alors Sandrine tout en lui allumant la télévision.

— Très bien. Ils poussent comme il faut !

L'aide-soignante acquiesce en souriant. Elle s'approche de monsieur Wineski.

— Que lisez-vous ? lui demande-t-elle en prenant sa tension. C'est intéressant ?

— C'est un livre sur la catastrophe minière de Liévin qui a eu lieu en 1974. C'était terrible. Il y a eu quarante-deux décès !

— 1974, c'est l'année où Lionel, mon garçon, est né, intervient Marie Trainnoit. En mars 1974 exactement.

Monsieur Valdek se mêle à la conversation.

— Alors, Sandrine ! Vous avez enfin changé de voiture ?

— Oui, ça y est ! Je me suis débarrassée de ma vieille Renault pour une Opel bleu métallisé. Vous avez prévu de faire quoi pendant votre journée de repos, monsieur Valdek ?

— Je vais aller me promener à la mer !

— Où ça ?

— À Berck Plage. Ma femme et moi, nous y allons avec nos petits-enfants !

La journée de repos, c'est la journée sans dialyse des patients. L'aide-soignante se souvient d'ailleurs de ce que lui avait dit Marie Trainnoit quand elle est arrivée dans le service pour se faire soigner : « Parfois, je me dis qu'en venant ici pour mon hémodialyse, ma journée est morte, mais le lendemain, je me dis que c'était utile, car je me sens mieux. »

Pendant ce temps, où sa collègue discute, Pierre Durand jette un œil vers la baie vitrée. Il aperçoit, dehors, l'homme chargé de l'entretien. Le balayeur se tient dos aux palissades qui délimitent le parc hospitalier des corons lénsois avoisinants. Il se trouve au niveau du baraquement qui a brûlé il y a un mois. Le gros bonhomme est en train de fumer sa cigarette tout en regardant dans leur direction.

— Sandrine ! s'exclame une voix d'un ton autoritaire.

C'est celle de mademoiselle Bélibau. Elle se plante devant l'aide-soignante.

— Qu'attendez-vous pour aller chercher une couverture pour monsieur Valdek ? s'écrie-t-elle avec de grands gestes. Elle devrait déjà être sur son lit ! Vous savez qu'il est frileux et qu'il en a besoin, même en été ! Vous discuterez au moment du débranchement, vous aurez tout le temps pour ça !

Sandrine en reste sans voix. Les bras ballants, incrédule, elle n'en revient pas que mademoiselle Bélibau se permette ainsi de lui crier dessus. Devant l'ensemble des patients, en plus.

— Et cessez de raconter autant de choses sur votre vie privée, ajoute Hortense Bélibau. Il y a une distance à garder entre le soignant et la personne soignée, vous le savez très bien ! Sinon vous ne serez plus crédible, et vous ne saurez plus vous faire respecter !

— Que se passe-t-il, Hortense ? intervient Pierre Durand. Pourquoi est-ce que vous vous mettez en colère ? Calmez-vous, voyons...

Sandrine profite de cette diversion. Elle s'éclipse. Elle passe par la porte, située à côté du lit de monsieur Wineski, pour aller chercher le chariot sur lequel ont été préparées les couvertures pour les personnes frileuses.

— Et n'oubliez pas madame Trainnoit ! lui crie Hortense Bélibau, snobant totalement Pierre Durand.

Dans son lit, monsieur Valdek se tourne vers la sexagénaire.

— Il se passe de sacrées histoires ici, maintenant, lui dit-il, très étonné.
— Ne vous faites pas de soucis, lui répond Marie, ça va s'arranger. Cette furie va bien finir par se calmer.
Elle renifle avec dédain et ajoute sèchement :
— Je ne la connaissais pas comme ça. C'est la première fois que je la vois se comporter de cette manière.
— Vous avez raison, approuve son compagnon de dialyse. Comment une infirmière en chef peut-elle se mettre ainsi en rage ? Elle a pris la grosse tête, ou quoi ?

* * *

**Samedi 8 août,
Salle de soins commune du bâtiment d'hémodialyse.**

Classeur sous le bras, mademoiselle Bélibau se tient au milieu de la salle de soins. Elle est immobile, comme perdue. Comme si le ciel lui était tombé sur la tête.

En elle, toutes les tâches auxquelles elle doit faire face en tant qu'infirmière en chef se mélangent. La réalisation des plannings des infirmières, des aides-soignantes, des divers agents des services hospitaliers et des secrétaires médicales ; la programmation des séances de dialyse, cela en tenant compte des patients dits lourds qui relèvent de l'hémodialyse en centre et des patients, dits légers, qui relèvent de l'unité de dialyse médicalisée ; les préparations des caisses, ces mêmes préparations pendant lesquelles Martine est morte ; la gestion et le suivi des commandes des produits pharmaceutiques, des produits d'entretien et des différents matériels qui leur sont nécessaires ; et, bien sûr, le suivi journalier de l'activité du centre de dialyse du Lensois, ainsi que l'encadrement et l'évaluation de l'ensemble du personnel paramédical.

Sans oublier les élèves et les étudiants en stage, qu'il lui faut également suivre.

Ces incapables qui ne savent jamais rien et qui me font toujours perdre mon temps ! se dit-elle en se massant la tempe droite de sa main libre.

Autour d'elle, les patients dorment, lisent ou regardent la télévision. Quelques-uns commencent à la fixer, intrigués. La faisant fonction d'infirmière en chef les ignore. Elle est centrée sur elle-même. Elle doit assumer trop de travail, trop de responsabilités, et elle ne s'en sort pas. Ce qui n'est pas normal.

Ce service, c'est sa vie ! Elle s'y trouve dans son élément, elle connaît son fonctionnement par cœur ! Elle ne devrait pas se retrouver ainsi dépassée !

Ses deux mains se raccrochent à ses dossiers comme un naufragé à sa bouée.

Si Martine était là, elle l'aiderait. Avant, c'était elle qui gérait ça, et plutôt bien d'ailleurs. Des larmes de tristesse montent aux yeux d'Hortense Bélibau.

Les infirmiers, infirmières et aides-soignantes sous ses ordres ne sont pas satisfaits. Tout ça parce qu'elle a fait travailler certains d'entre eux plus de week-ends que les autres ! Et que d'autres ont fait plus de postes d'après-midi que de postes du matin. Et inversement. Mais est-ce de sa faute si le logiciel de planning n'a pas bien enregistré ce qu'elle avait saisi ?

Sans parler des infirmières qui passent constamment derrière elle après sa préparation des caisses pour les séances de dialyse. Sous prétexte qu'elle se serait trompée, ces mêlent tout en corrigeant le contenu ! Elles vont même jusqu'à réaffecter des caisses aux bons patients, soi-disant parce qu'il y aurait des erreurs de lit.

Elles n'ont qu'à venir m'aider au bon moment plutôt que de me critiquer dès que j'ai le dos tourné !

Mademoiselle Bélibau serre ses dossiers jusqu'à s'en blanchir les phalanges.

C'est quand même elle, l'infirmière en chef, non ? Elle connaît son travail, tout de même !

Et puis, si elle mélange ainsi les caisses et les noms des personnes à qui elles sont destinées, c'est à cause des soignants. Ils n'arrêtent pas de changer les patients de leurs places habituelles ! Elle n'a d'ailleurs pas manqué d'en informer Charles Leforrible. Car, bien entendu, les difficultés qu'elles rencontrent n'ont pas manqué d'arriver aux oreilles des médecins qui interviennent dans le service.

Il y a toujours quelqu'un pour vous dénoncer..., songe Hortense Bélibau avec amertume.

Ces mêmes médecins en ont donc parlé au cadre supérieur. Et que leur a dit Charles Leforrible ? Qu'elle débutait dans sa fonction et qu'elle avait besoin de temps, mais aussi de l'aide de l'équipe, pour acquérir progressivement les compétences attendues !

Elle le sait, car elle a tout entendu de la bouche de certains membres du personnel soignant. Elle les a écoutés, à l'office, qui déblatéraient sur son dos. Charles Leforrible parle certainement avec eux et avec le personnel médical de ses soi-disant erreurs, pour apaiser l'ambiance du centre de dialyse ! Au final, il n'apaise rien du tout. Il ne fait que l'humilier !

Les larmes commencent à rouler sur les joues d'Hortense Bélibau.

Ses anciens collègues infirmiers et infirmières, qui sont maintenant sous ses ordres, sont devenus jaloux d'elle ! Ils n'ont cessé de la persécuter depuis sa nomination en tant que faisant fonction de cadre de santé !

— Que se passe-t-il, Hortense ? Est-ce que ça va ?

Mademoiselle Bélibau est saisie de surprise. C'est Pierre Durand. Elle ne l'a pas vu s'approcher d'elle. Il lui passe un bras compatissant autour des épaules.

Elle se dégage et le repousse. Puis s'essuie rapidement les yeux et le visage avant de se tourner vers l'infirmier.

— Tout va bien ! le rembarre-t-elle d'un ton agressif tout en le fusillant du regard.

Pierre Durand tente doucement :

— Je crois que la mort de Martine vous affecte encore. Vous devriez prendre quelques jours de congé...

— Occupez-vous de vos affaires, Pierre ! réplique-t-elle sèchement. Vous n'avez pas à me conseiller, je sais très bien ce que j'ai à...

Elle s'interrompt, comme si elle se rendait compte de la manière dont elle lui parle. Son ton s'adoucit.

— Excusez-moi... Je suis vraiment désolée. Trop de responsabilités d'un seul coup, voyez-vous. Mais rassurez-vous, ça va passer. Ne vous inquiétez pas pour moi. J'ai juste la tête ailleurs.

Il hoche la tête.

Bien droite, l'allure guindée, mademoiselle Bélibau tourne les talons et sort de la salle de soins par la porte la plus proche.

L'infirmier la regarde partir.

La tête ailleurs ? songe-t-il, pas du tout rassuré. *Elle est surtout à bout, alors qu'elle vient à peine d'endosser le rôle de cadre de santé ! Si au moins elle acceptait notre aide...*

Malheureusement, la communication est devenue difficile, voire impossible, avec elle. À l'instar de ce qui vient de se passer. De plus, elle ne cesse de se montrer autoritaire, comme si elle voulait construire une barrière impénétrable autour d'elle. Ceci afin que personne ne s'intéresse à sa vie privée, à ses problèmes professionnels et encore moins à ses erreurs qui s'accumulent. Elle est constamment dans le déni et s'isole de plus en plus. Vis-à-vis du personnel, mais aussi de son supérieur hiérarchique, Charles Leforrible. Pierre Durand sait très bien que ce dernier s'entendait beaucoup avec Martine. Il sait aussi

que, maintenant, celui-ci ne se sent pas vraiment aidé par Hortense. Charles Leforimidable se sentirait également mal à l'aise avec elle. De plus, il paraîtrait que lorsqu'il l'invite à manger avec lui au self du personnel, Hortense déclinerait son invitation en invoquant le manque de temps. En réalité, elle ramène sa gamelle tous les jours et prend sa pause repas en décalé par rapport à lui et aux autres membres du personnel. Elle s'isole alors dans l'office, consomme vite fait son repas et lave rapidement sa propre vaisselle avant que quelqu'un ne la rejoigne pour discuter avec elle. D'ailleurs, elle écarte toute forme d'échange, ne se contentant plus que de donner des ordres.

Pierre Durand soupire.

Oui, mademoiselle Bélibau est devenue fuyante. Et nerveuse. Mais surtout, elle se montre menaçante, voire tyrannique... Si bien que Marie Trainnoit, qui pourtant l'estimait bien, la surnomme la major Bélibau.

L'infirmier secoue la tête.

Sacrée madame Trainnoit !

La major... C'était le nom donné à l'infirmière en chef militaire dans les années 70. Cette nomination s'est généralisée dans les hôpitaux civils jusqu'au début des années 80. L'infirmière-major était alors une professionnelle de santé qui imposait le concept d'obéissance et de soumission à tous ceux sous son commandement, notamment les infirmières.

Pourquoi pas ? songe Pierre Durand, qui n'a rien contre l'autorité, tant que cette major était compétente...

Ce qui, de son avis, n'est pas le cas de la major Bélibau. Pour lui, elle n'est pas faite pour ce poste. Encore une fois, elle s'est donnée en spectacle, et les patients l'ont vue perdre ses nerfs. Ce qui n'est pas professionnel...

À ce moment précis, son attention est attirée par un détail. Ou plutôt une personne. L'homme d'entretien fume de nouveau devant leur bâtiment. Juste en face de leur local à pharmacie...

En parlant de « voir », pense tout à coup Pierre Durand. *Et si, lui, il avait vu quelque chose le jour du meurtre de Martine ?*

CHAPITRE 5

**Jeudi 13 août, 10 heures 30,
Local à médicament du centre d'hémodialyse.**

Pierre Durand n'a pas eu l'occasion d'interroger l'homme d'entretien. En effet, il ne l'a pas revu dans le secteur depuis la crise de larmes de mademoiselle Bélibau. Il doit être certainement en congé.

L'infirmier est en train de préparer les injections d'insuline de ses malades. Il faut dire que le diabète représente la première cause de l'insuffisance rénale chronique. Environ la moitié des personnes dialysées dans son service sont diabétiques, et la majorité est traitée par insuline.

Ce faisant, son esprit vagabonde.

L'ambiance dans le service n'est plus comme du temps de Martine. La morosité règne. Ses collègues sont mal à l'aise. Ils sont devenus méfiants et doutent de tout. En effet, mademoiselle Bélibau ne cesse de s'énerver contre eux, à tort comme à raison.

Quant à son enquête...

Il soupire.

Il a eu beau fouiner à droite et à gauche, poser des questions, mine de rien, à tel ou tel collègue, il n'a rien trouvé. Rien qui puisse disculper Serge Hauteceur et révéler le véritable assassin de Martine.

Pas étonnant que je n'ai pas eu ma licence de détective..., songe-t-il avec amertume.

Il avait vingt ans quand il a passé ses examens. C'était en Belgique, à Bruxelles, dans une école privée. Il a réussi l'oral, mais raté l'écrit. Ayant changé d'avis sur le travail qu'il souhaitait exercer, il n'a pas tenté à nouveau sa chance. Ce qu'il ne regrette pas. Il a trouvé une autre manière d'aider les gens. En devenant infirmier. Il aime parler avec les patients, veiller à leur bien-être, comme avec Marie Trainnoit, et, bien sûr, sauver des vies. Du moins, essayer.

L'infirmier serre les poings, en colère.

Martine était son amie !

Malheureusement, ses soupçons n'ont servi à rien ! Avec les semaines qui sont passées, il ne doit plus y avoir d'indices à trouver. Il ne peut plus rien faire pour trouver l'assassin.

C'est fini.

Il se calme. Martine n'aurait pas aimé qu'il se mette dans cet état-là.

Néanmoins, le doute continue de le ronger.

Et si je m'étais trompé ? s'interroge-t-il. Et si j'avais fait fausse route ?

Perdu, il se remet au travail.

Il constate alors qu'un flacon d'insuline manque par rapport à la quantité de flacons provenant de la pharmacie centrale de l'hôpital et livrée dans le service par la préparatrice en pharmacie.

Bizarre... *C'est moi qui les ai pourtant réceptionnés.*

C'était hier après-midi.

Il les a d'ailleurs rangés dans le réfrigérateur réservé à la conservation de certains médicaments, dont l'insuline. Il se souvient très bien avoir contrôlé les quantités, coché chaque numéro de lot et signé le cahier de livraison, ceci en présence de la préparatrice en pharmacie.

L'infirmier consulte le cahier de traçabilité datant de la veille, puis du jour même.

Il ne remarque aucune mention.

En effet, il est censé être inscrit le nom du malade pour qui l'insuline a été sortie, l'heure et la date, ainsi que la dose injectée et le nom de la personne s'en étant chargée.

Intrigué, Pierre Durand retourne dans le service et interroge ses collègues présents. Il a pris soin, au préalable, de vérifier que mademoiselle Bélibau n'est pas dans le secteur. Tous lui répondent n'avoir utilisé que l'insuline prête dans le réfrigérateur. Ce réfrigérateur se trouve dans un coin du Poste de Commandement infirmier, juste à côté du chariot d'urgence. Les médicaments qui s'y trouvent constituent une petite réserve de proximité, très utile lorsqu'il leur faut les administrer rapidement à un patient. Cela leur permet aussi d'éviter de s'absenter régulièrement en faisant des allers-retours entre la salle de surveillance et la pharmacie centrale du service. Ils ne vont se servir dans cette dernière que lorsque leur réserve est épuisée.

Tout produit pris dans la pharmacie doit donc être inscrit sur le cahier de traçabilité. Celui sorti du réfrigérateur du PC est censé être administré directement au patient. L'infirmier ou l'infirmière l'ayant utilisé le note alors sur le dossier de soins du malade concerné et sur sa feuille de dialyse du jour.

Pierre Durand est perplexe. Toutefois, il continue d'envisager toutes les possibilités.

Peut-être que l'un ou l'une de ses collègues aurait pris, dans l'urgence, le flacon d'insuline dans la pharmacie centrale et aurait tout simplement oublié de le noter sur le cahier de traçabilité ? Avec la major Bélibau, qui ne cesse de rôder à la recherche du moindre reproche à faire, tout le monde stresse. Et c'est l'inverse qui se produit : les erreurs ne cessent de se multiplier.

Il ouvre le frigo des médicaments dans le PC infirmier pour vérifier les flacons stockés. Il lit les numéros de lot, à la recherche de celui correspondant à la dernière livraison.

Rien.

Le flacon d'insuline a bel et bien disparu.

Une terrible appréhension lui tord le ventre.

C'est l'assassin de Martine qui l'a pris ! se dit-il.

Sa peur est remplacée par de la colère.

Il serre les poings de nouveau.

— Il s'apprête à frapper une nouvelle fois, murmure-t-il.

Qui sera sa victime ? Charles Leforrible ? Sandrine, l'aide-soignante ? Mademoiselle Bélibau ? Et pourquoi pas lui-même ?

Il table sur Hortense.

Il va ouvrir l'œil. Et se taire. Car il devrait en référer à son supérieur hiérarchique. Ce qu'il ne fera pas. Histoire de ne pas mettre la puce à l'oreille du meurtrier. De plus, en gardant le secret, il pourra peut-être observer un changement dans le comportement de l'un ou l'une de ses collègues... Cela lui évitera également de s'attirer les foudres de ces derniers. Car s'il en parle, leur chef fera descendre une enquête dans le service. Ils seront alors considérés comme des négligents. Voire comme des voleurs. Et il se les mettra à dos.

* * *

**Mardi 25 août, 13 heures 40,
Centre d'hémodialyse.**

Pierre Durand profite de sa demi-heure de pause déjeuner pour partir à la recherche du balayeur. Celui-ci est de retour, il l'a vu par la baie vitrée, en milieu de matinée, devant leur bâtiment.

L'infirmier passe devant l'office, où se trouve Sandrine. Celle-ci est assise autour de la table commune, une tasse de café à la main. Deux autres de leurs collègues sont présents. Ils sont en train de se restaurer – la majorité du personnel déjeunant dans l'office. Tous trois discutent de leurs patients.

Voyant l'infirmier passer dans le couloir, Sandrine l'interpelle :

— Pierre !

Il s'arrête.

— Ben, alors, continue-t-elle. Ça fait plus de dix minutes qu'on te cherche dans le service ! Tu as disparu d'un seul coup, on s'inquiétait... On se disait que tu devais être tombé dans un puits !

Pierre Durand a un sourire.

— Je suis plutôt tombé dans le trou des W-C. ! répond-il. Maintenant, tu sais où j'étais, ma chère Sandrine !

L'aide-soignante et ses collègues partent d'un grand éclat de rire. Ils l'invitent à les rejoindre pour déjeuner, mais Pierre décline. Il a encore quelque chose à faire.

Il remonte le couloir, traverse la salle d'attente et franchit les portes vitrées électroniques de l'entrée.

À peine est-il sorti qu'il tombe sur le balayeur. Le gros bonhomme se tient au milieu du parking qui sépare le service de cardiologie et le bâtiment cubique d'hémodialyse. Ce dernier étant seulement âgé d'une dizaine d'années, il n'est pas intégré à l'hôpital. Pour rattraper cela, un couloir extérieur a été construit pour le relier au reste du complexe.

L'homme d'entretien lui tourne le dos, appuyé nonchalamment contre son chariot de travail.

Pierre Durand s'approche de lui. Il le voit souvent, par la baie vitrée des salles de soins, passer devant leur bâtiment. Le jour du meurtre de Martine, il était en train de fumer sa cigarette devant le local à médicaments. Est-ce que cela fait de lui un suspect ? L'infirmier n'y croit pas. Le bonhomme effectue juste sa tournée pour travailler. Du moins quand il n'est pas en pause cigarette. D'ailleurs, il semble toujours aux aguets. Certainement pour ne pas être découvert en train de fumer.

Pour l'infirmier, ce balayeur aurait pu apercevoir une personne ayant un comportement anormal ce triste jour où Martine a été tuée. Comme il travaille à l'extérieur, il a la possibilité de voir les allées et venues de tout le monde.

Pierre arrive à son niveau.

Le bonhomme tient sa cigarette entre l'index et le majeur de sa main gauche. De la droite, il semble lire les messages de son téléphone portable en les faisant défiler sur l'écran avec le pouce.

— Sale temps, aujourd'hui, pas vrai ? lui lance l'infirmier.

Le bonhomme est saisi. Il s'écarte de son chariot et range vite son téléphone portable dans sa poche de pantalon. L'inquiétude se lit sur son visage. Il lève la tête vers le ciel gris, avant de regarder Pierre Durand et de lui dire :

— Euh... Ouais. Il fait lourd, en plus. On aura peut-être de l'orage...

— Bonjour, le salue alors, amicalement, l'infirmier.

— Euh, bonjour, répond machinalement Antoine Maldécroché.

— Comment allez-vous ?

— Tout va bien, merci..., lui répond le balayeur, étonné.

— Par hasard, vous ne sauriez pas ce que va devenir ce site quand l'hôpital sera fermé ? Le visage de Maldécroché s'illumine.

— Si, j'le sais. D'après ce que j'ai entendu, tout le site sera vendu. Pas trop cher, j'crois bien, parce que l'acheteur va devoir s'engager à raser tous les bâtiments actuels. Et ça va

coûter cher ! Mais c'est pas ça qui coûtera l'plus ! Il y a environ un mois, j'étais en train de balayer le parking du pavillon de pédiatrie et j'ai vu les ingénieurs des services techniques de l'hôpital qui faisaient l'tour. Ils jetaient des coups d'œil partout et à tous les bâtiments. En même temps, ils prenaient des notes sur des documents ressemblant à... à des vieux plans, j'crois bien.

Il se gratte la tête, réfléchit quelques secondes, avant préciser :

— Des vieux plans de... de je ne sais pas trop quoi... Bref. Ils se sont arrêtés sur le parking pas loin de moi. C'étaient des gens polis, comme vous, puisqu'ils m'ont salué. J'les ai écoutés et je les ai entendus dire : « Ce qui va coûter plus cher pour l'acheteur, ce sera surtout le respect du cahier des charges. » Et leur fameux cahier, il imposera la désinfection de tous les pavillons !

Pierre Durand hoche la tête.

Effectivement, entre l'amianté dans ces pavillons, la radioactivité concentrée dans le bâtiment d'imagerie, la toxicité des produits chimiques présente dans les sols du laboratoire des analyses biologiques, il y en aura à désinfecter. Et cela représentera un sacré coût pour l'acheteur.

— Il y aura aussi le comblement, continue Antoine Maldécroché, et la consolidation des kilomètres et des kilomètres de galeries souterraines. Ça en fera du travail !

Pierre Durand approuve. Il connaît très bien le sous-sol du complexe hospitalier de Lens. Celui-ci est bâti sur un labyrinthe de galeries souterraines qui relie les différents pavillons les uns aux autres. Pavillons organisés autour du bâtiment Delplace, le principal édifice du parc hospitalier, ainsi que le plus grand et le plus haut, de par ses cinq étages.

À la surface, les couloirs, les escaliers et les ascenseurs sont en permanence animés. Il y a les allers-retours des médecins, des internes, des soignants, des brancardiers et des visiteurs. Ainsi que ceux des patients qui déambulent, pour certains, avec des béquilles, pour d'autres, sur leurs deux jambes, mais tout en tenant dans une de leur main soit une poche de perfusion, soit un paquet de cigarettes, soit un biscuit à grignoter... Malgré ce va-et-vient, l'ambiance est calme, respectueuse du silence, hormis les grincements des ascenseurs et des chariots de soins ou, encore, de temps en temps, le claquement des talons émis par la marche élégante de certaines visiteuses.

Dans les sous-sols, l'ambiance est tout autre.

La couleur des murs y est terne et vieillotte, excepté pour le court passage qui mène vers le pavillon de pédiatrie. C'est le seul endroit coloré. Car, sur les murs, ont été peints quelques dessins représentant des paysages naturels.

Le sol de ces galeries est revêtu d'une résine grise et glissante pour les imprudents. Au plafond passent toutes sortes de gaines et de canalisations. Certains conduits d'eau fuient tantôt en goutte-à-goutte, tantôt en ruissellement. Si bien qu'il y flotte une odeur d'humidité qui tranche avec celle des couloirs de l'hôpital à la surface. La température y est glaciale l'hiver et fraîche l'été. Chaque bruit ne cesse de résonner, si bien que les esprits sont sans cesse sur leurs gardes.

La circulation dans ces souterrains est réservée au personnel de l'hôpital et aux transporteurs des patients hospitalisés. Dans la journée, l'animation y est toutefois réduite. Il y circule quelques petits véhicules électriques qui tractent des chariots transportant les médicaments, les repas, le linge ou encore les produits d'entretien. De temps à autre, on y croise certains membres du personnel : des aides-soignants, des infirmiers, des médecins, ainsi que des agents de l'administration, de la maintenance ou de la sécurité, etc. Il y a aussi les patients qui sont conduits d'un service à un autre par les soignants. Cela sur des brancards, des fauteuils ou des lits roulants. Parfois, une couveuse transportant un nouveau-né en direction de la chambre qui lui est réservée en maternité ou en réanimation

néo-natale croise un brancard en route vers la chambre mortuaire et sur lequel repose le corps d'un défunt, entièrement recouvert par un drap blanc.

Le soir venu, il n'y a quasiment plus personne dans ces souterrains.

La galerie, qui mène vers la morgue, est alors celle d'entre toutes qui donne froid dans le dos. Notamment lorsque les soignants doivent l'emprunter en pleine nuit pour déposer le corps d'une personne décédée dans la chambre mortuaire. Vingt minutes de marche séparent les services de soins et la morgue, appelée aussi l'amphithéâtre. Dans cette galerie, les descentes et les montées sont fatigantes, les virages donnent l'impression d'être dissimilés et les croisements avec les autres tunnels semblent inattendus. Il y a peu de lumière. Un grand silence règne. Si bien que les bruits du brancard transportant le défunt et des sabots du soignant résonnent effroyablement. Ils donnent l'impression d'être suivi ou d'être secoué par le réveil miraculeux de la personne décédée. L'absence de toute présence humaine vous couvre de chair de poule, l'ambiance est glaciale à en avoir des sueurs froides et l'odeur est si étrange qu'elle fait se dresser les poils sur la nuque...

Pierre Durand ne peut s'empêcher de frissonner.

Il se concentre sur ce que lui raconte le nettoyeur.

— Ensuite, les ingénieurs ont continué leur chemin, lui dit celui-ci. Ah ! J'peux vous dire que ce n'sont pas des bruits d'couloirs, ce que je vous raconte là. J'ai tout entendu de mes propres oreilles !

Le bonhomme jette son mégot au sol et l'écrase, avant de soupirer :

— Quel dommage de détruire un tel hôpital. Il a été pendant si longtemps et jusqu'à aujourd'hui, le plus grand centre hospitalier du Pas-de-Calais... J'espère que m'sieur le maire de Lens pourra, au moins, conserver quelques bâtiments. Ils sont le patrimoine d'notre histoire et d'notre mémoire, vous savez !

Pierre Durand se tourne vers le bâtiment du centre de dialyse.

— En tout cas, moi, je suis optimiste pour notre service !

— Ah ? s'exclame le balayeur, l'intérêt piqué au vif.

— Oui, mes supérieurs hiérarchiques, notamment des médecins et des cadres, ont fait une demande pour qu'il soit transformé en UDM dès le déménagement, en 2020.

Antoine Maldécroché fronce les sourcils.

— Et c'est quoi, votre UDM ?

— Il s'agit d'une Unité de Dialyse Médicalisée. Un type de centre d'hémodialyse qui ne s'occupe que des patients relativement valides.

— Relativement valides ?

— Oui. Qui ne souffrent pas de plusieurs pathologies graves associées à leur insuffisance rénale chronique. Ou qui ne sont pas trop grabataires... Juridiquement, ce type d'établissement peut être implanté en dehors de tout centre hospitalier, c'est-à-dire en ville. La présence permanente des médecins n'y est pas obligatoire, même s'il y a l'obligation d'une consultation médicale par semaine au chevet de chacun des malades.

Le balayeur hoche la tête avant de pointer le bâtiment du centre de dialyse.

— Un peu l'inverse de c'qui se passe là-dedans, suggère-t-il.

Pierre Durand acquiesce.

— Ça devrait être l'inverse. L'hémodialyse « en centre » se doit d'être implantée au sein d'un hôpital public ou privé. Les patients qui y sont pris en charge sont qualifiés de patients lourds. Ils sont fragiles, invalides et multipathologiques. La présence d'un néphrologue, le médecin, est obligatoire pendant toutes les séances de dialyse, et ce, du branchement jusqu'au débranchement des malades... Ici, actuellement, nous nous occupons des cas dits « lourds » et de ceux dits « légers ». En fait, sur une même journée, nous prenons en charge ces deux catégories de malades. Nous réalisons une séance de dialyse en UDM pour

les patients dits « légers », chaque lundi, mercredi et vendredi matin. Ainsi que les mardis, jeudis et samedis après-midi. Et nous nous occupons donc des patients dits « lourds » lors des autres demi-journées. En sachant que les personnes dialysées chaque lundi, mercredi et vendredi sont suivies par les médecins du secteur public et que les malades des autres jours le sont par des médecins du secteur privé.

L'infirmier se tait. Pendant un instant, il oublie son enquête et pense à l'éventualité où son lieu actuel de travail se verrait conservé et transformé exclusivement en UDM. Si tel était le cas, le service prévu dans le nouvel hôpital ne s'occuperait que de l'hémodialyse pour les patients dits « lourds ». Ce qui permettrait ainsi d'offrir des soins mieux adaptés à la population du bassin minier en ce qui concerne la prise en charge des personnes souffrant d'une insuffisance rénale chronique.

Pierre Durand reprend la parole pour préciser :

— Ce bâtiment n'est pas vieux. Il n'a que dix ans. De plus, sa position excentrée permettrait de le découper et de l'isoler du reste de l'hôpital, tout en conservant le parking qui l'entoure. Avec un peu de travaux de rafraîchissement et de nouveaux raccordements aux réseaux hydraulique et électrique, je pense qu'il pourrait tourner encore pendant quelques décennies.

L'infirmier et Maldécroché jaugent la façade du service d'hémodialyse d'un œil expert.

— J'aimerais bien qu'il soit conservé tel quel, termine Pierre Durand. Si le projet d'UDM était accepté, je pense que je postulerais pour continuer à y exercer. Je suis vraiment attaché à ce centre. Je peux dire qu'une partie de mon histoire lui appartient... En plus, mon domicile n'est pas loin d'ici. Je pourrais continuer à venir au travail à pied quand il fait beau... Ce qui est bon, à la fois, pour ma condition physique et pour la protection de la planète... N'est-ce pas, monsieur ?

— Euh, ouais, bien sûr. Ça m'paraît important, à moi aussi, la protection d'la planète. J'aime bien regarder les oiseaux qui nichent dans les arbres. Quand j'ai l'temps, bien sûr. Et puis, j'pourrais aussi postuler pour continuer à nettoyer autour. Moi aussi, j'habite pas loin. Juste à côté, en fait. Chez mes parents. Ils sont handicapés... Mais j'viens en voiture. Faut dire que je marche assez comme ça, dans la journée ! En tout cas, ce s'rait vraiment dommage de pas conserver ce beau p'tit pavillon.

— Oh que oui ! Et c'est un centre de dialyse très fonctionnel, bien illuminé par la lumière du jour grâce à ses grandes baies vitrées... Au fait, début juillet, vous n'auriez pas vu quelque chose d'anormal du côté de nos fenêtres ?

La sympathie que commençait à témoigner le balayeur pour Pierre Durand s'évanouit. Le bonhomme devient méfiant. Au-dessus de son gros nez, ses petits yeux se font suspicieux.

Comme s'il avait peur qu'on ne découvre quelque chose sur lui ? s'interroge l'infirmier, intrigué.

— Pourquoi vous me posez cette question ? veut savoir Antoine Maldécroché, sur la défensive. C'est en rapport avec le meurtre ? On n'a pas déjà arrêté le coupable ?

— Oui, mais je mène mon enquête personnelle..., lui répond Pierre Durand sur le ton de la confiance.

— Ah bon ? s'étonne le balayeur, avant de lever les bras en l'air et de s'indigner : Et pour quelle raison je devrais vous aider, moi ? Qu'est-ce qui vous dit que j'aurais pu voir quelque chose de pas normal ? Hein ?

Pierre Durand décide de changer de stratégie.

— Si vous ne voulez pas parler, c'est que vous avez quelque chose à vous reprocher ! réplique-t-il sans plus prendre de gants.

Ça passe ou ça casse, se dit-il en croisant les doigts. *Soit il a vu quelque chose et il m'en*

parle. Soit il n'a rien vu, et je me serai fait un ennemi !

Le balayeur, affolé, agite les mains devant lui en geste de défense.

— OK, OK, vous énervez pas. Je veux pas d'problème avec la police, moi !

Il regarde à droite puis à gauche avant de baisser la voix.

— J'suis parfois de bonne heure ici, vous savez... Je commence très tôt. Et puis, de temps en temps, quand tout est encore calme, je vends des trucs à des gens. Attention, pas des trucs illégaux, hein ! Allez pas vous imaginer... euh... ben, des trucs !

Certainement de la drogue..., comprend Pierre Durand, qui n'insiste pas.

Il n'est pas ici pour ça.

— Et donc ?

— Ben, c'te fameux jour, j'étais dans le secteur en train de balayer. Juste à côté des portes du local à pharmacie. Elles étaient fermées. Quand je suis repassé devant en milieu de matinée, elles étaient ouvertes...

— Pourquoi ne l'avez-vous pas signalé ? Surtout qu'il s'agit de portes de secours...

— Ben, j'ai pensé que c'était pour une livraison.

Antoine Maldécroché réfléchit. Il se gratte la tête en regardant longuement l'infirmier.

— J'aurais dû le signaler, finit-il par concéder d'un air désolé.

— Et vous avez vu quelqu'un sortir précipitamment du local ?

— Ben non.

Le visage de Pierre Durand se crispe de mécontentement. Il pensait avoir trouvé une piste.

— Par contre, ajoute Antoine Maldécroché, j'ai vu quelque chose ce matin-là d'bonne heure...

Il jette, de nouveau, des regards furtifs autour de lui. Puis il baisse encore plus la voix.

— J'avais fini de vendre mes... euh... mes trucs. Et il y avait cette voiture de mal garée. Ça m'a intrigué. J'me suis approché.

Pierre Durand sent monter l'excitation en lui.

— Et vous avez aperçu qui était à l'intérieur ? demande-t-il.

— Oui, je l'ai vue, comme je vous vois ! confirme Antoine Maldécroché, sûr de lui. J'ai même vu ce qu'elle faisait, et ce qu'elle cachait...

Pierre Durand jubile. Il tient enfin quelque chose de concret, qui va relancer son enquête !

— Dites-moi tout !

Et Antoine Maldécroché de raconter ce qu'il a vu. Au fur et à mesure, l'infirmier change de couleur.

CHAPITRE 6

Le même jour, 19 heures 15.

Mademoiselle Bélibau quitte le parking de l'hôpital pour rentrer chez elle. Elle se presse, car Moustique doit l'attendre avec impatience. Ce faisant, elle pense au nouveau centre hospitalier et au parking du personnel qui y sera construit. Celui-ci sera entièrement souterrain. On y accédera uniquement avec un badge, ce qui permettra de se garer sans avoir à tourner pendant une demi-heure pour se trouver une place. Comme cela est le cas actuellement avant leur poste d'après midi. Et si elle veut être à l'heure à son poste, elle doit prendre le risque de se garer sur les voies d'urgence ou en double file !

— Et en hiver, on n'aura pas à gratter son pare-brise gelé ! maugrée-t-elle en prenant la direction de la rocade minière pour rejoindre Douai.

Et, surtout, elle pourra se sentir en sécurité. Il faut dire que traverser, très tôt le matin ou tard le soir, l'actuelle grande aire de stationnement, si froide et si peu éclairée, n'est pas très rassurant. Surtout quand elle songe à ce balayeur et à ce qu'il y trafique... Quant aux parkings extérieurs, ils ne seront plus que pour les ambulances et les visiteurs, qui pourront plus facilement circuler et trouver de la place, eux aussi. Les voitures roulant au gaz du personnel auront l'obligation de s'y garer. En effet, les véhicules GPL n'ont pas le droit aux parkings clos, ceci pour des raisons de sécurité en cas de fuite ou d'explosion de leur réservoir à gaz.

L'infirmière en chef entre sur la voie rapide.

Elle continue de penser à son futur lieu de travail.

Dans la nouvelle salle de dialyse, chacun des malades pourra accéder à l'écran de sa machine. Il bénéficiera d'une session « patient » qu'il pourra ouvrir quand il le souhaitera. Bien sûr, celle-ci ne concernera pas l'aspect surveillances médicale et paramédicale. Elle lui permettra simplement d'accéder à la télévision ou à internet.

De plus, tout le matériel sera neuf.

— Il sentira bon le plastique, énumère-t-elle d'une voix enjouée. Aucun lit ne grincera, et les patients seront tous bien installés sur de confortables matelas à air !

Son visage rayonne, avant de se crisper.

— Et puis il n'y aura plus d'erreur de pesée possible, comme ce matin ! ajoute-t-elle, en colère.

En effet, Sandrine a fait une erreur pour monsieur Wineski. Le poids sec déterminant l'action de la machine, cela a entraîné une mauvaise dialyse pour leur patient qui a perdu connaissance !

Les lèvres de l'infirmière en chef se crispent en un rictus d'agacement.

C'est inadmissible ! Cette incapable d'aide-soignante ne connaît pas son boulot !

Dans le nouveau service en construction, quelques lits seront équipés d'un pèse-personne. Ce qui permettra d'afficher le poids en continu pendant la séance de dialyse.

Mademoiselle Bélibau grince des dents.

Qu'est-ce qu'elle aurait aimé qu'ils soient tous comme ça ! Car, contrairement, à ce genre de lit, les incapables comme Sandrine sont nombreuses ! De plus, ce genre d'équipement éviterait toute manipulation inutile. Et le gain de temps serait considérable pour les membres de l'équipe, mais surtout pour les patients, qui ont parfois l'impression de vivre en dialyse et de « trop » attendre. Ainsi, ils se sentiraient mieux, et le personnel le ressentirait également.

Le personnel !

Elle ne peut s'empêcher de penser aux membres de l'équipe soignante qu'elle a sous ses ordres.

S'ils m'écoutaient, tout irait pour le mieux. Mais non ! Il n'y en a pas un pour rattraper l'autre !

Quant à Charles Leformidable...

Alors, lui ! Je l'ai pourtant informé de l'erreur de pesée de Sandrine, mais il ne m'a pas cru. Elle a dû lui jurer que ce n'était pas vrai ! Quelle menteuse ! Je suis sûre qu'elle a mal décompté le poids des chaussures ou de la veste du patient ! Elle devait être encore en train de jacasser à raconter sa vie devant tout le monde ! Charles devrait prendre les mesures qui s'imposent vis-à-vis de tout ce personnel récalcitrant. C'est comme pour ce Pierre Durand ! Au lieu de s'occuper de son travail, ce mêle-tout ne cesse de poser des questions sur le meurtre de Martine. Maintenant, il commence à sous-entendre que de l'insuline aurait été volée ! Et Charles qui joue les autruches et qui le laisse faire. Il n'y a pas à dire, Leformidable est dépassé par les événements...

Mademoiselle Bélibau secoue la tête.

Si elle était à sa place, tout le monde marcherait à la baguette !

Oui, je suis faite pour être assise derrière son bureau et pour commander. Et pas pour recevoir des ordres !

Mais pour cela, il lui faudra s'armer de patience.

Une fois qu'elle aura réussi son concours d'entrée à l'institut de formation des cadres de santé – ce dont elle ne doute pas –, elle suivra sa formation sur l'année scolaire 2017-2018. Une fois diplômée, elle exercera ses fonctions de cadre de santé pendant quatre ans. De juin 2018 à juin 2022. Ainsi, elle pourra passer le concours de cadre supérieur de santé, cela sur titre d'accès au grade. Bien entendu, elle ne s'arrêtera pas à ça ! Elle compte bien décrocher un poste à haute responsabilité au sein du nouvel hôpital de Lens. Celui de cadre du pôle Anesthésie-Réanimation-Urgences. En effet, le pôle ARU nécessite d'importantes compétences. Il est donc parfait pour elle !

Fière d'elle, mademoiselle Bélibau met son clignotant pour quitter la rocade minière.

Son visage s'assombrit.

Elle pense à Marie Trainnoit.

Avec toutes ses questions début juillet, la vieille dame a réussi à la faire douter...

Effectivement, depuis quelque temps, l'infirmière en chef s'inquiète quant au déménagement des meubles et du matériel vers le nouvel hôpital. Ainsi que de la mise en route du nouveau matériel et de son installation. Sans compter la prise de fonction du personnel. L'équipe arrivera-t-elle du jour au lendemain, ou aura-t-elle des visites préalables de repérage pour prendre ses marques ?

Ses doigts se crispent sur son volant.

De quoi elle se mêle, cette rabat-joie, avec ses questions ?

Mais s'il n'y avait qu'elle !

Mademoiselle Bélibau n'a pas oublié monsieur Valdek et ses blagues à deux balles. Elle repense alors à ce qu'elle avait déclamé début juillet : « *Aujourd'hui, mademoiselle Bélibau est référente de la salle jaune ! Ou de la salle coquelicot.* » *Qu'est-ce que cela sonnera bien !*

Elle était tellement fière !

— Et voilà qu'il me lance « *Ou de la salle Hortensia* » ! le singe-t-elle avec une voix de fausset.

Il aurait pu garder son humour pour lui ! Il l'a ridiculisée !

Son visage se durcit.

— Même les patients ne m'apprécient pas ! murmure-t-elle.

D'ailleurs, il semblerait que certains d'entre eux la surnomment la major. Elle a surpris une conversation à ce sujet dans le Poste de Commandement infirmier. Elle n'a pas cherché à savoir si cela était vrai. Si tel est le cas, eh bien, la personne à l'origine de ce surnom a tapé dans le mille ! Ce service a besoin d'autorité !

Malgré cette satisfaction, Hortense Bélibau ne se déride pas.

— Ils préféreraient tous Martine, ajoute-t-elle avec de la jalousie dans la voix.

Martine, qui avait tout pour plaire, à qui la chance souriait ! Un mari, deux enfants, une carrière de cadre de santé offerte sur un plateau d'argent. Aimée par tous et par toutes ! Patients, collègues, direction... À croire qu'elle n'avait pas de personnalité, à vouloir ainsi plaire à tout le monde, à aimer tout le monde.

— Je suis sûre qu'elle n'osait pas révéler sa vraie personnalité, mais, moi, j'ai vu clair dans son jeu ! s'exclame-t-elle avant d'affirmer, catégorique : Tant mieux si elle est morte !

Ils devront faire avec moi, ne leur en déplaît ! De toute manière, il n'y a pas de retour en arrière possible.

Hortense Bélibau a un sourire sinistre, puis les traits de sa figure se détendent tandis qu'elle entre dans Douai.

* * *

L'infirmière en chef entre dans son appartement. Celui-ci est situé au deuxième étage d'une bâtisse située non loin de la place d'Armes. La porte donne directement dans son salon. Tandis qu'elle retire son manteau, Moustique, son gros chat tigré, l'accueille en se collant à ses mollets. Il ronronne, attendant avec impatience ses caresses et son repas.

Sans un mot, Hortense Bélibau le câline, puis se dirige vers la cuisine et lui ouvre une nouvelle boîte de pâté. Puis elle lui verse du lait dans une coupelle.

Comme ça, je serai tranquille, se dit-elle. Il ne m'embêtera plus.

Elle ne prend jamais la peine de lui parler. Il ne la comprendrait pas, ce n'est qu'un chat. *Mais il sait comment je suis, lui. Et il m'aime comme ça !*

Elle retourne dans son salon. Ce faisant, elle entend les cloches du beffroi sonner. Il est déjà vingt heures.

Il n'est pas trop tard, songe-t-elle en contemplant son manteau, qu'elle a accroché à la patère. Je vais remettre ce bouton...

Elle se dirige vers un long meuble en bois de cerisier, dont elle ouvre l'une des portes pour en sortir son matériel de couture.

L'intérieur de son appartement est vieillot, sans saveur. Tapissé de papier peint uni, presque sans vie. Tout y est très bien ordonné et bien rangé. Elle l'a hérité de ses parents. Elle n'a jamais trouvé l'utilité de déménager ni de changer l'ameublement. Elle y garde d'anciens souvenirs, pour certains pas très agréables. Notamment, une photographie de ses parents, encadrée et pendue au mur. Une photographie de mariage sur laquelle son père et sa mère se montrent tout sourire. Une photographie pour faire croire que tout est beau et parfait. En vérité, son père était quelqu'un de désagréable et de vulgaire, utilisant des mots qu'on ne devrait dire à personne. Sa mère était une femme coincée, qui se comportait comme un tyran avec elle et avec son mari.

Hortense Bélibau a terminé de sortir son matériel de couture et de l'aligner sur la table basse du salon, quand l'interphone retentit.

Qui me rend visite ? Et à cette heure, en plus ?

Intriguée, elle se dirige vers le boîtier et actionne le haut-parleur. La voix de Pierre Durand retentit :

— Hortense ? Je dois te parler !

Pourquoi vient-il me trouver ? S'interroge-t-elle, étonnée, avant de comprendre : Il vient pour s'excuser de son comportement infect de ces derniers temps !

Emplie de fierté, Mademoiselle Bélibau guette les pas de l'infirmier dans la cage d'escalier de son immeuble. Dès qu'elle les entend, elle ouvre la porte et invite Pierre Durand à entrer.

— Pourquoi viens-tu me rendre visite ? l'accueille-t-elle d'une voix mielleuse, tout en le laissant passer, puis en refermant derrière lui.

— Je sais que c'est toi ! l'accuse-t-il aussitôt. Alors, explique-toi !

Hortense Bélibau tombe des nues.

— Moi ? Mais... ? Mais de quoi parles-tu ?

L'infirmier bout littéralement sur place. La colère se lit sur son visage.

— Je te parle de Martine ! Martine, que tu as tuée !

Elle change de couleur.

— M... Moi... ? bafouille-t-elle. Je... Je... Non... Je...

Elle recule.

— Non, répète-t-elle. Je n'ai pas fait ça. Tu te trompes. Ce n'est pas possible, tu te fais de fausses idées...

Pierre Durand serre les poings. Visiblement, il se contient pour ne pas la frapper. Il hausse le ton.

— Arrête de nier ! dit-il vertement. Nous savons tous les deux que c'est toi ! J'ai des preuves, et je connais très bien ton mobile.

Il lui raconte tout.

Le jour du meurtre de Martine, au petit matin, Antoine Maldécroché, le balayeur, avait remarqué sa voiture qui était mal garée. Ce n'était pas normal. À cette heure-là, la place ne manque pas sur le parking. Poussé par la curiosité, il s'était approché. Il avait alors vu mademoiselle Bélibau qui zeyeutait autour d'elle, comme pour voir si quelqu'un la regardait. Il s'était caché et l'avait vue manipuler quelque chose, puis mettre ce « quelque chose » dans son sac à main. Alors, sans trop savoir pourquoi, il était sorti et il s'était avancé jusqu'à elle. Il avait tapé à la vitre de sa portière. Malgré sa prudence, elle ne l'avait pas vu venir. Elle semblait nerveuse. Et pour cause !

Elle avait daigné abaisser sa vitre, le gratifiant au passage d'un regard furibond. Il lui avait demandé si elle avait un mouchoir. Quand elle avait ouvert son sac pour le lui donner, il avait aperçu, dedans, une seringue à moitié camouflée.

Elle s'était alors rendu compte de sa bévue. Elle avait balbutié qu'elle était diabétique, avant de lui refermer la vitre au nez et de démarrer pour aller se stationner ailleurs.

— Tu ne supportais pas que ce soit Martine qui ait eu le poste de cadre de santé ! accuse Pierre Durand. Tu ne l'as d'ailleurs jamais appréciée...

Il se souvient.

Lorsqu'il a intégré le service, Hortense a tout de suite essayé de rompre la complicité qui s'installait entre Martine et lui. « Tu devrais prendre de la distance avec lui, avait-elle dit à leur collègue. Un conseil, évite tous liens d'amitié avec lui. Ce n'est pas professionnel. » Martine lui avait tout raconté. Quelque temps plus tard, mademoiselle Bélibau avait même essayé de le convaincre qu'elle était une mauvaise professionnelle. « Martine parle trop avec les malades, lui avait-elle dit. Elle a trop d'intimité avec eux et pas assez de recul. Et puis, ce temps passé avec eux, elle ne le passe pas à d'autres tâches. D'ailleurs, je suis certaine que c'est pour être bien vue. En vérité, elle ne s'intéresse pas du tout aux patients ! » Il n'avait rien dit à sa collègue et amie, pour ne pas la blesser.

— Quel imbécile j'ai été..., gronde-t-il. Même tes compliments, quand elle a été nommée infirmière en chef, sonnaient faux ! Tu n'es qu'une jalouse. Une jalouse et une

meurtrière !

— Mais... calme-toi ! panique Hortense Bélibau en continuant de reculer. Calme-toi ! Il s'avance sur elle et lui met les mains sur les épaules. Il commence à la secouer.

— Tais-toi ! ordonne-t-il, avant de baisser le ton et d'essayer de la convaincre : Tu ferais une très bonne chose en allant te dénoncer à la police. Il y a un malheureux en prison, en as-tu conscience ? Bien que je n'apprécie pas cet homme, il n'a rien à y faire. Et même si tu détestais Martine, pense à ses enfants, ils ont besoin de leur père. C'est déjà assez traumatisant comme ça d'avoir perdu leur mère ! Va te dénoncer !

Le masque tombe. Hortense Bélibau se met à sangloter :

— Oui, c'est moi ! C'est vrai, tu as vu juste ! Mais essaye de comprendre, c'était mon tour. J'ai voulu m'expliquer avec elle. Lui faire admettre que c'est moi qui aurais dû être à sa place ! Elle n'a pas voulu me croire. Alors, j'ai... j'ai vu rouge. J'ai fait ça sur un coup de tête. J'ai mal réagi. Ce... ce n'était pas prémédité...

Pierre Durand explose.

— Pas prémédité ? Tu te fous de ma gueule ! Et comment t'es-tu procuré la seringue de Serge Hautecoeur avec ses empreintes dessus ? Ça ne peut pas être involontaire ! Tu as d'ailleurs tout fait pour qu'il soit accusé.

Il a une énorme envie de lui rentrer dedans, mais il se contient et énumère :

— Les portes de secours ouvertes, le corps de Martine derrière le conteneur, la seringue abandonnée, comme si l'assassin avait fui... Sans parler de ton témoignage sur ses infidélités et sur sa dispute avec Martine... Tu as détruit toute une famille !

— Je... Je n'avais pas prévu de lui prendre sa seringue, tente maladroitement de se défendre Hortense Bélibau. J'étais venue rendre visite à Martine pour discuter de ses problèmes conjugaux. Je voulais lui faire comprendre qu'elle avait quelqu'un à qui se confier. Une épaule sur laquelle pleurer... Même si ce n'était pas une bonne professionnelle, je n'étais pas insensible à ce qu'elle vivait, tu sais ?

Ce qui est l'exacte vérité. Sauf qu'après s'être rendue aux toilettes pour un besoin pressant, elle est passée par la salle de bains pour se laver les mains. Elle a vu la seringue du mari infidèle de cette sotte qui était prête pour la piqûre du soir. Alors, d'un seul coup, son plan pour se débarrasser de Martine lui est apparu. Et, étant donné qu'elle a débarqué devant cette dernière dans le local à pharmacie en tenue de débranchement de dialyse – c'est-à-dire avec surblouse, charlotte et gants de vinyle, le tout jetable –, les enquêteurs ne pouvaient que trouver les empreintes de Serge Hautecoeur sur la seringue.

Pierre Durand la fixe avec dédain.

— Tu n'y étais pas insensible ? rétorque-t-il avec morgue. Même si ce n'était pas une bonne professionnelle ? Laisse-moi rire ! Tu as voulu prendre sa place, et pour quel résultat ?

Il baisse d'un ton et continue :

— Tu n'es même pas à la hauteur de ce poste. Si nous n'étions pas là, les collègues et moi, pour faire tourner le service...

Hortense Bélibau n'écoute plus ses sarcasmes. Elle réfléchit à toute vitesse.

Il faut que je le supprime, décide-t-elle. Comment faire ? J'ai bien une piqûre d'insuline... Mais je ne peux pas le tuer ici de cette manière. Et puis, je serai obligée d'en voler à nouveau si je veux me venger de monsieur Valdek...

Soudain, Pierre Durand déclare :

— Si tu ne vas pas te dénoncer, c'est moi qui le ferai !

La cadre de santé s'écarte de lui et se met à crier :

— Arrête ! Arrête ! Tu ne peux pas faire ça ! Je vais t'expliquer ! Arrête ! Laisse-moi tranquille !

Ce faisant, elle commence à tout casser chez elle, tout ce qui lui tombe à portée de main. Elle balance à travers la pièce des bibelots présents sur une armoire. Puis elle renverse les chaises et sa table basse, avec son matériel de couture. Son chat miaule, il file se cacher derrière le canapé, où il fait le gros dos et commence à cracher.

Merde, elle fait une crise de nerfs ! réalise Pierre Durand.

Hystérique, Hortense ramasse sa boîte à couture et la lui jette à la figure. Il l'évite de justesse. L'infirmière en chef essaye de s'en prendre à lui. Elle tente de le griffer aux bras, de le frapper.

Pierre Durand la saisit aux poignets.

— Calme-toi, bon sang ! Calme-toi !

Mademoiselle Bélibau se débat en hurlant :

— À l'aide ! Au secours ! Il m'agresse !

Saisi, Pierre Durand la lâche et recule.

— Qu'est-ce que tu dis ? Je ne t'agresse pas, voyons !

Elle ne lui répond pas. Elle est prise de violents tremblements. Ses yeux roulent dans leur orbite. Comprenant ce qui est en train de se passer, l'infirmier tend les mains pour la rattraper. Hortense perd connaissance et se laisse aller dans ses bras. Il l'allonge alors et la place en position latérale de sécurité, avant de se détourner d'elle pour sortir son téléphone portable et appeler les secours.

Mademoiselle Bélibau bondit, sa paire de ciseaux – dont elle s'est emparée pendant sa crise –, au poing. Et elle frappe. Dans le dos et dans la nuque.

Pierre Durand fait volte-face. Elle lui plante ses ciseaux dans la gorge. Il s'effondre, et convulse, à l'agonie.

Couverte de son sang, Hortense Bélibau exulte.

Elle sait ce qu'elle dira aux policiers. Elle expliquera qu'il est venu chez elle pour la tuer. Pourquoi ? Parce qu'elle ne croyait pas en la culpabilité de Serge Hauteceur. Qu'elle pensait qu'il s'agissait de quelqu'un du service. Il est donc venu pour l'éliminer. Avec une seringue d'insuline.

Elle contemple tout ce qu'elle a cassé et renversé. Les policiers ne pourront croire qu'à une bagarre, et la légitime défense ne fera aucun doute.

Hortense Bélibau dispose l'arme du crime à proximité du cadavre.

— De toute manière, ricane-t-elle, ce que j'ai fait, je ne le regrette pas. Et tu seras content, grâce à toi, il n'y aura plus d'innocents en prison, et les mioches de cette pétasse d'emmerdeuse retrouveront leur connard de père ! Et on me portera enfin de l'intérêt ! À moi, la pauvre petite victime. La seule qui ait su cerner la vraie personnalité de ce stupide Pierre !

Elle regarde l'infirmier avec dégoût.

— Tu te prenais pour qui, hein ? lui dit-elle. Pour Columbo, ou quoi ? Tu aurais dû aller directement chez les flics !

Sur le palier de l'étage, ses voisins sortent de chez eux, alarmés par les cris qu'elle et Pierre Durand ont poussés. Elle quitte en courant son appartement et hurle :

— Il m'a agressé ! Il m'a agressé ! J'ai dû me défendre...

Ce faisant, dans un coin de sa tête, elle pense déjà à un moyen de se débarrasser d'Antoine Maldécroché. Ce satané balayeur qu'elle a sous-estimé ! Ce serait tellement dommage qu'il fasse une overdose avec toutes ces saloperies qu'il vend, ou qu'il se fasse agresser par un toxico en manque...

Comme si je n'avais pas vu ce qu'il trafiquait sur le parking, ce jour-là !

Il ne lui faudra pas oublier monsieur Valdek.

Et, encore moins, Charles Leformidable.

Oh, son tour à celui-là ne viendra pas tout de suite. Elle attendra qu'ils soient en fonction dans le nouvel hôpital. Et s'il devait lui arriver malheur pendant qu'elle suit sa formation de cadre de santé, il faudra bien désigner quelqu'un pour assurer la continuité du service... Quelqu'un de compétent.

FIN

